

Académie royale
des
Sciences d'Outre-Mer
—
CLASSE DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES
—
Mémoires in-8°. Nouvelle série.
Tome XXIV, fasc. 2.
(Histoire).

Koninklijke Academie
voor
Overzeese Wetenschappen
—
KLASSE VOOR MORELE EN
POLITIEKE WETENSCHAPPEN
—
Verhandelingen in-8°. Nieuwe reeks.
Boek XXIV, alev. 2.
(Geschiedenis).

ALPHONSE VANGELE

(1848-1939)

D'après des documents inédits

PAR

J.-P. CUYPERS
LICENCIÉ EN CRIMINOLOGIE
FONCTIONNAIRE AU CONGO



Rue de Livourne, 80A,
BRUXELLES 5

Livornostraat, 80A,
BRUSSEL 5

1960

PRIX : F 100
PRIJS:

ALPHONSE VANGELE
(1848-1939)

D'après des documents inédits

PAR

J.-P. CUYPERS

LICENCIÉ EN CRIMINOLOGIE
FONCTIONNAIRE AU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DU CONGO

Mémoire présenté à la séance du 14 décembre 1959.

Rapporteurs : R.-J. CORNET — J. STENGERS.

ALPHONSE VANGELE (1848-1939)

1. — « L'Afrique m'appelle ... ».

Alphonse VANGELE est né à Bruxelles le 25 avril 1848. Son enfance ne se distingue en rien de celle des petits Bruxellois de son âge. Sans doute était-il plus exubérant, plus vif et plus rapide que la plupart de ses camarades. Car, pendant toute sa vie, c'est cette nervosité de gestes, cette « bougeotte » qui fut le trait le plus marquant de sa personne physique.

Il fait de bonnes études moyennes, sans pour autant négliger les enseignements de l'école buissonnière. Puis le voici à l'Institut RACHEZ (aujourd'hui disparu), boulevard Bischoffsheim.

A seize ans, renvoyé pour deux jours par son professeur de mathématiques, il déclare en sortant : « Je ne reviendrai jamais ! »

Il tente alors de rejoindre les Zouaves pontificaux, mais il doit y renoncer, car il est encore mineur. Le voilà admis comme volontaire au 8^e Régiment de ligne.

Coup de tête ? Non point. Et il est permis de se demander, si au fond, il n'a pas tout simplement saisi l'occasion qui se présentait. Car, attiré très tôt par l'armée, VANGELE sera, pendant toute sa vie, avant tout un soldat. Sachant obéir, et mieux encore commander, allant jusqu'au bout dans les tâches qu'il se donne avec un sens inné du devoir et de l'honneur, d'une volonté inflexible, cet homme parviendra à résumer en lui l'ensemble de ce qu'il est convenu d'appeler « les vertus militaires ».

Quelques semaines après son engagement, sa manche s'orne d'un premier galon : il est caporal. Ses chefs ont jugé dès l'abord la trempe peu commune de ce jeune garçon, petit de taille, mais d'une constitution physique explosive, pour qui l'inaction est la plus morne chose qui soit. Et c'est la vie de garnison :

Hasselt, Mons, Charleroi ; en 1870, il est de garde à la frontière que franchit NAPOLÉON III, prisonnier des Allemands.

Promu au grade de sous-lieutenant deux ans plus tard, puis lieutenant au 3^e de ligne, VANGELE, qui n'a d'autres ressources que sa modeste solde, connaît la dure école des quotidiennes privations. Lorsqu'il s'est acquitté de ses dépenses courantes (logement, nourriture, etc.), il lui reste trois francs pour ses loisirs : un verre de bière de temps à autre, une soirée au café-concert de loin en loin...

Il n'y a qu'une chose à faire : monter en grade, c'est-à-dire travailler. Le jeune lieutenant prépare l'examen d'entrée à l'École de Guerre et le réussit.

En 1881, il est adjoint d'État-Major. A cette époque, LÉOPOLD II sélectionne des officiers dont il a un urgent besoin au Congo : occasion inespérée ! C'est l'action, l'aventure, c'est une vraie vie de soldat qui s'offre enfin. Et, sans hésiter, Alphonse VANGELE s'engage au service de l'Association Internationale Africaine au début de l'année 1882.

Après un stage très court dans les bureaux de l'Institut cartographique militaire à Bruxelles, VANGELE est envoyé en mission au Cap, *via* Southampton. Il vient d'avoir trente-quatre ans.

2 mai 1882. Sept heures du matin, la gare du Nord. Le long du train, les amis, les intimes sont venus serrer les mains des partants. Il y a là COQUILHAT, CAMBIER, quelques autres.

Un coup de sifflet, les roues s'enfument, le quai glisse tout à coup et les mouchoirs, là-bas, reculent de plus en plus vite, au bout des bras tendus.

Dans son compartiment, VANGELE relit un papier froissé : son ordre de marche.

« Vous vous rendrez à Capetown par la malle qui quitte Southampton le 4 mai prochain, pour attendre Monsieur VALCKE auquel vous êtes adjoint et que vous devez seconder dans sa mission. »

Et c'est signé « STRAUCH ».

En fait, il s'agissait de convoier jusqu'à Banana un contingent de 256 recrues que le lieutenant Louis VALCKE — l'un des meilleurs adjoints de STANLEY — était allé recruter à Zanzibar.

Ostende, Douvres, Londres, Southampton enfin et, le 4 mai

à 13 heures, c'est le départ, le grand départ. A bord, rien de spécial : presque tous les passagers sont malades, il y a de jolies misses et un Allemand qui joue au jacquet. Il y a aussi cinq *clergymen* qui organisent une chorale et chantent des cantiques. VANGELE, lui, s'ennuie profondément ; il lit dans sa cabine, arpente le pont et se fait battre au jacquet par l'Allemand. Après vingt-deux jours de traversée : enfin Capetown.

Le contingent de Zanzibarites arrivera dans quelques jours. Pas de temps à perdre : il faut se procurer un voilier pour les transporter à l'embouchure du Congo. VANGELE affrète le *Giuseppe d'Abunda* et tout est prêt à l'arrivée de VALCKE. Mais ce premier voyage porte le signe d'une adversité constante et, dès le début, les deux Belges se heurtent aux pires difficultés. La première est de loin la plus grave : la variole règne parmi les Zanzibarites. Il n'est pas question, bien entendu, de les embarquer de jour : il faut à tout prix cacher la présence des malades aux autorités. De nuit, le problème n'est pas moins ardu car, pour faciliter la surveillance du port, les quais doivent être évacués au soleil couchant, et on en ferme les portes d'accès. Les deux officiers belges décident de se laisser enfermer dans les docks. La nuit venue, les Zanzibarites sont réunis en un groupe compact, les malades portés au centre sur des civières improvisées, et, au signal donné, les hommes, vêtus de leurs grandes chemises blanches, s'élancent et embarquent sans le moindre bruit à bord du *Giuseppe d'Abunda*. Les malades sont isolés dans la seconde cale. Les hommes valides occupent l'entrepont et on répand partout de l'acide phénique et du chlorure de chaux. VALCKE, ne pouvant faire appel à un médecin, soigne lui-même les malades.

Dès la première nuit, un des hommes meurt. La découverte de ce cadavre variolé dans les eaux du port provoquerait les pires difficultés. On le transporte donc en barque jusque dans la baie où il est immergé par une nuit noire et dans le plus grand silence. Le lendemain, il faut, à plusieurs reprises, refaire ce lugubre transport.

Enfin, le 13 juin 1882, le voilier peut quitter Capetown : la route est ouverte, le secret intact, mais des vents contraires poussent le navire vers le Sud. Un froid intense règne au Cap et pendant trois jours la tempête se déchaîne. La résistance des hommes

diminue et la contagion s'étend. VALCKE et VANGELE se relaient auprès des malades, essaient même de les vacciner : c'est un échec complet.

Comble de malheur, un brouillard opaque empêche de faire le point, le capitaine perd sa route et lance son navire droit sur des brisants qu'il n'évite que de justesse.

Après vingt-et-un jours de traversée, le voilier mouille à l'embouchure du Congo ; 26 hommes sont morts en cours de route. D'innombrables pirogues viennent s'accrocher au bordage. Les indigènes offrent des œufs et des bananes en échange de gin.

Dès l'arrivée, les malades sont séparés des hommes sains. VALCKE se rend immédiatement à Banana et, le 16 juillet 1882, VANGELE s'embarque à bord du *Héron* qui le débarque à Vivi où il croise le chef de l'expédition : Henry-Morton STANLEY qui rentre en Europe.

* * *

Quelle est la situation à cette époque ?

Le programme de STANLEY comportait la création, sur la rive droite du fleuve, d'une série de postes s'échelonnant jusqu'au Stanley-Pool et l'établissement à M'Foua (Brazzaville) d'une vaste station. De ce projet sont nés Vivi, Isangila et Manyanga, etc. Mais, arrivé à M'Foua, STANLEY se voit arrêté par le sergent sénégalais MALAMINE, porteur du traité signé entre BRAZZA et MAKOKO qui se dit chef du territoire.

STANLEY, contraint de passer sur la rive gauche, y crée Léopoldville en décembre 1881, fonde quelques stations en aval des cataractes et fait venir un nouveau steamer en pièces détachées qui doit être lancé en amont du Stanley-Pool et permettre l'exploration du Haut-Congo.

Mi-juillet 1882, la colonne qu'accompagne VANGELE part de Vivi à destination du Pool. Elle comprend, outre VALCKE et son adjoint, les Zanzibarites du *Giuseppe Abunda*, des porteurs convoyant six cents charges, et la chaudière du petit steamer *Royal* qui doit être lancé sur le fleuve.

Après dix jours de marche, le jeune lieutenant ressent les atteintes du climat. Il doit se faire transporter à Vivi, où les soins dévoués de son ami Alexandre DELCOMMUNE ne tardent

pas à le remettre sur pieds. VANGELE a pris contact avec l'ennemi le plus implacable du Blanc : la fièvre biliaire.

Le 1^{er} septembre 1882, complètement rétabli après une courte convalescence, il repart de Vivi pour Isangila et Manyanga qu'il atteint le 26. Les populations qu'il rencontre au cours de ce voyage sont rongées par la variole et la maladie du sommeil ; pour tenter d'éviter l'épidémie, ils brûlent leurs villages et vont s'installer plus loin.

A Manyanga, VANGELE rencontre l'Allemand PESCHUEL-LOESCHE, auquel STANLEY a remis son commandement avant de regagner l'Europe.

« J'avais le droit, écrit STANLEY, de guérir à mon aise et même d'aller me retremper en Europe. Monsieur PESCHUEL-LOESCHE, voyageur éprouvé et homme de science, me remplacerait efficacement. Sa présence assurait la continuation de mon œuvre dans les meilleures conditions possibles » (*Cinq années au Congo*, p. 132).

Grave erreur de la part de cet homme qui jugeait d'habitude d'un œil perspicace les gens qu'il employait. Dès l'abord, VANGELE est effrayé par le pessimisme de PESCHUEL-LOESCHE. Au cours de leurs conversations, PESCHUEL lui parle de la situation désespérée de l'expédition et déclare qu'il n'a pas confiance dans les Belges, sauf dans VALCKE. Il semble s'employer par tous les moyens possibles à démoraliser et à décourager les Belges.

Enfin, VANGELE lui échappe et il quitte Manyanga pour la rive gauche du fleuve où il rejoint VALCKE le 3 octobre 1882.

2. — Lutete.

C'est à cette époque que le capitaine HANSSENS prend le commandement de l'expédition : PESCHUEL-LOESCHE, devant la « situation désespérée », avait conclu à l'obligation d'aller à Bruxelles l'exposer au Roi. HANSSENS, simulant une approbation complète déclara le docteur tout à fait qualifié pour cette mission et celui-ci, enchanté, s'était embarqué en prescrivant un *statu quo* absolu dans les travaux. Une fois débarrassé du

pessimiste *Doktor*, HANSSENS organise les transports jusqu'au Stanley-Pool, le long de la rive gauche du fleuve, achète une concession de terrain à Lutete et s'embarque pour le Haut-Congo, où il crée de nouveaux postes, notamment celui de Bolobo.

C'est à VANGELE qu'est confiée la difficile mission de construire et d'organiser la station de Lutete où il arrive le 16 octobre 1882, avec les trente hommes qui lui sont adjoints. A son arrivée, le lieutenant procède à l'échange du sang avec LUTETE, chef du village.

Dès le début de son séjour, VANGELE est baptisé *M' Fumu Katcheche* : le « chef écureuil ». Pourquoi ce surnom ? Laissons au journaliste Hector CHAINAYE le soin de nous l'expliquer :

« Il va toujours. Il a sa façon d'aller à lui, une si drôle de façon de tricoter des jambes, comme s'il était toujours animé du désir d'aller plus vite encore, si drôle que je reconnaîtrais le commandant entre mille jambes rien qu'en regardant à ras du sol. Ce coup de vent fait homme, c'est VANGELE. Cet aspect d'animation continue, d'agilité dans les mouvements ont sans doute frappé les Noirs d'Afrique, puisqu'ils avaient baptisé ce Blanc d'une dénomination faisant image : *katcheche* ce qui signifie « écureuil ». Ce en quoi l'imagination poétique des Congolais avait rencontré celle des « pioupious » de Charleroi qui appelaient, nous dit-on, le jeune officier : « le petit Spirou ».

» Un désir incessant d'action, du courage à revendre et la pénétration instinctive de la valeur et de la portée des événements. De la bonne humeur, un esprit bon enfant, charmant et parfois spirituellement gamin, de la générosité et une grande simplicité. Enfin en voilà un qui n'a pas l'épaulette orgueilleuse et qui n'a pas l'air d'avoir avalé son sabre ».

Tel est Alphonse VANGELE dès le début de sa carrière africaine, tel il restera et son surnom de KATCHECHE le dépeindra toujours exactement. Cette activité prodigieuse, ce tempérament exubérant, il va les mettre en œuvre, dès le premier jour, pour la construction de Lutete.

COQUILHAT, en route pour le Stanley-Pool, s'arrête quelques jours au nouveau poste et trouve son ami en pleine action, au milieu des arbres abattus, des remblais et des fossés. Commandant, dirigeant, bref menant à la baguette une troupe d'hommes à peu près nus qui creusent, scient, débitent et construisent.

Un jour, KATCHECHE voit arriver un Blanc décharné, à bout de forces. C'est le lieutenant Joseph VANDEVELDE qui, épuisé, rongé par la fièvre est incapable de poursuivre. Après vingt jours de repos, il reprend péniblement la route ; mais il mourra, quelques semaines plus tard, au camp de Gangila, à quelques jours de marche d'Isangila.

En décembre 1882, après deux mois de travail, la station est terminée. Le bâtiment principal comprend deux chambres réservées à VANGELE et de vastes magasins. Les soldats se sont construit des cabanes. Il y a un poulailler, un enclos pour les chèvres, des champs ensemencés entourent le poste.

Tout est pour le mieux et KATCHECHE a pu renvoyer la moitié de ses travailleurs, désormais inutiles. Mais des conflits surgissent entre ceux qui restent et les indigènes ; histoires de femmes bien entendu. Il faut toute la diplomatie et toute l'autorité du Blanc pour tempérer les frasques galantes de ces bouillants célibataires.

Et les difficultés se succèdent sans cesse. Un soir, le neveu de LUTETE rentre chez lui lardé de coups de couteau par les habitants du village voisin. Acte de représailles, car LUTETE trafique avec les Blancs et leur a cédé des terrains. Un jour, VANGELE et ses soldats se trouvent face à une bande hurlante qui s'avance dans un désordre indescriptible, fait un vacarme étourdissant en battant des tambours, en soufflant dans des cornes et de vieux clairons... mais se tient à une distance respectable des fusils. Cinq des Zanzibarites sont blessés par des flèches.

Autre ennui : la station souffre de la mauvaise organisation du ravitaillement. Vivi semble se désintéresser des postes de l'intérieur et VANGELE a recours aux stations proches de Manyanga et d'Isangila pour se procurer le strict nécessaire. Quant au superflu, il n'y faut même pas songer :

« Du chocolat, écrit-il, quelques pots de confiture et quelques boîtes de sardines me combleraient de joie ».

En attendant, il faut se contenter de bananes frites et autres douceurs indigènes.

VANGELE garde la station de Lutete jusqu'en avril 1883. A cette époque, un ordre de Vivi lui enjoint de rejoindre l'ex-

pédition du Haut-Congo qui atteindra les Stanley-Falls. Lutete est confié provisoirement au lieutenant autrichien LUKSIC, puis au mécanicien AMELOT que VANGELE retrouvera plus tard dans le « Haut ».

3. — Équateur.

Le 9 mai 1883, à six heures du matin, trois vapeurs partent de Léopoldville : l'*En Avant*, dans lequel se trouve STANLEY, remorque une baleinière ; il est suivi du *Royal* qui tire un canot de 18 mètres et l'*A. I. A.* ferme la marche. VANGELE est dans le *Royal*, COQUILHAT dans l'*A. I. A.* Cinq autres Européens font partie de l'expédition : Oscar ROGER, vétéran des expéditions, de l'Association Internationale Africaine par la côte orientale, le capitaine de steamer ANDERSSON et les mécaniciens DREES, BENNIE et BROWN.

On emmène six tonnes de matériel et 73 Zanzibarites. Les provisions peuvent suffire pour six mois et le matériel est prévu pour élever deux stations. Mais, seul, STANLEY sait exactement quelles seront les activités futures. VANGELE et COQUILHAT en sont réduits aux suppositions et se heurtent à l'impassibilité et au mutisme de BOULA-MATARI.

L'*En Avant* possède une cabine, ce qui donne au chef de l'expédition un confort relatif. Quant aux deux jeunes lieutenants belges, accroupis entre des ballots et des caisses à l'arrière des bateaux, leur situation n'a rien d'enviable. Une toile à voile trouée, tendue au-dessus d'eux, les protège plus ou moins du soleil et des flammèches de la cheminée.

« Le nez sur le groupe des Zanzibarites et derrière la chaudière, nous sommes, écrira COQUILHAT ⁽¹⁾, placés au point maximum de température et de parfum ».

Quant à la nourriture, il nous en donne le détail :

« Le déjeuner matinal, avalé en hâte pendant que l'on démarre, est composé d'une crêpe de l'épaisseur d'une feuille de papier, d'un débris de viande froide ne pesant guère plus d'une once et d'un gobelet de thé clair. A midi, sans le moindre arrêt dans la navigation, a lieu le

(1) *Sur le Haut-Congo* (Office de Publicité, 1888).

lunch consistant en *chikwange*, en bananes (une par tête) et en os (peu garni) de poule ou de chèvre. Et il ajoute : Nous fumons énormément de tabac indigène, très fort et très âcre, pour tromper nos estomacs. »

La halte du soir est choisie non en vue du confort des dormeurs, mais bien de l'approvisionnement en bois qui doit se faire avant le coucher du soleil. A quatre heures du matin, STANLEY lui-même bat la cloche du réveil.

Les lits de camp sont démontés, on rôtit les crêpes pendant que le thé bout et, au lever du jour, les steamers peinent à nouveau contre le courant.

Le 18 mai 1883, les steamers atteignent Bolobo, poste tenu alors par le Français Auguste BOULANGER. Une partie de sa petite garnison est tombée dans un guet-apens ; il a eu deux tués. Les chefs de la région jalourent celui d'entre eux dont les Blancs ont choisi le territoire et lui font une guerre incessante. Pendant huit jours, STANLEY palabre sans arrêt, mais enfin l'ordre est rétabli et fin mai, après avoir renforcé la garnison, la flottille peut repartir.

Dans le fleuve, les hippopotames sont alors innombrables. Ils viennent renifler les bordages ou bien s'arc-boutent au fond de l'eau et soulèvent les petits steamers sans effort apparent. Il faut en abattre plusieurs. Quant aux riverains, visiblement hostiles, ils brandissent leurs armes et poussent de formidables clameurs auxquelles répondent les coups de sifflet des vapeurs et le tintement de la cloche, ce qui semble complètement les décontenancer.

Dès le premier juin 1883, le manque de vivres se fait sentir. L'hostilité des indigènes empêche toute relation commerciale et, après deux jours de rationnement, les Blancs en sont réduits à se partager une demi-épaule de chèvre avariée.

VANGELE, plus « SPIROU » que jamais, use d'un subterfuge. Avisant un groupe de riverains, il brandit des foulards écarlates aux dessins extravagants et leur montre son estomac d'un geste significatif. Aussitôt, quelques hommes en pirogue s'approchent timidement et finissent par lui donner des vivres en échanges des étoffes.

STANLEY fait bivouaquer à une heure en amont. Les indigènes

apportent une chèvre, des fruits et d'autres marchandises et bientôt le marché s'établit.

Au début du mois de juin 1883, les petits steamers traversent des régions paisibles aux populations amicales. Le soir, les femmes viennent faire des avances aux Blancs, au grand enthousiasme de leurs maris. Le ravitaillement est aisé et la navigation facile.

Le 9 juin, un emplacement est choisi pour la station qui doit être établie en amont de Bolobo. STANLEY désirait la fixer au confluent de l'Ikelemba. Mais, n'ayant pas retrouvé cette rivière, il négocie une concession avec le chef local et les travaux d'établissement commencent. Une question se pose alors : qui de VANGELE ou de COQUILHAT sera chef de la station ?

STANLEY remet la décision au sort. VANGELE exhibe une demi-livre « or », la seule pièce de monnaie emportée par le convoi. Tous éclatent de rire à la vue de ce trésor inutile qui ne leur rapporterait même pas une banane.

Pile ou face ? C'est face et VANGELE est proclamé commandant de la station. Il reçoit vingt-six hommes et COQUILHAT lui est provisoirement adjoint.

Le travail de défrichage commence. Tandis que STANLEY part à la recherche de l'Ikelemba, KATCHECHE examine les colis qui lui ont été remis pour la station.

A son grand étonnement, il s'aperçoit qu'aucun d'entre eux ne porte la marque « Provisions ». A force de recherches, on finit par découvrir les vivres dans une petite caisse marquée « divers ». Les deux officiers ne peuvent garder leur sérieux à la vue de ce qui leur est offert : le colis contient deux livres de chocolat, six livres de farine, cinq livres de café, huit livres de sel (dans des barils ayant contenu de la mélasse), une livre de thé pourri, deux bouteilles de cognac, une livre de savon, deux crayons, six plumes, un carnet et une balance.

« Il est clair, écrit COQUILHAT, qu'avec cet approvisionnement, dit pour trois mois, nous pourrions soutenir un siège, à condition de faire d'heureuses et journalières sorties. »

Le 16 juin, STANLEY revient au camp. Il a découvert le Ruki et l'Ikelemba et négocié près de Wangata la concession d'un terrain mieux situé et sur lequel la station trouvera son emplace-

ment définitif. Il faut rembarquer dans le plus grand secret pour ne pas mécontenter les indigènes.

« Nuitamment, écrit COQUILHAT, comme pour une mauvaise action, la cargaison est rechargée, les feux sont allumés sous les chaudières et au petit jour nous sommes au large. Six kilomètres de navigation contre le courant nous amènent à Wangata, au milieu d'une baie très ouverte terminée à 700 mètres vers le Sud par une pointe rocheuse et limitée à deux kilomètres au Nord par un cap moins proéminent. Un escarpement presque vertical d'argile jaune domine le fleuve de trois mètres, aux hautes eaux. »

En trois jours les Zanzibarites, aidés par les hommes d'équipage, défrichent le terrain et construisent une cabane provisoire qui servira d'habitation et de magasin.

Le 20 juin 1883, BOULA MATARI reprend le chemin du Stanley-Pool et pousse, en partant, avec tout son équipage, un triple hurrah pour les deux Belges qu'il laisse à l'Équateur.

VANGELE et COQUILHAT restent seuls à 700 kilomètres de Léopoldville. Ils ne connaissent rien de la région ni des indigènes, ignorent le dialecte local et n'ont pas d'interprète. Ils ne possèdent pas un clou, pas une vrille, pas un cadenas, pas une charnière pour construire et équiper la station et rien pour s'éclairer : même pas une bougie. Leur matériel : 6 houes, 6 haches, 2 scies, 2 limes, un ciseau, un cordeau métrique et un marteau. C'est tout.

Et pourtant, quelques mois plus tard, l'Équateur sera la station modèle, donnée en exemple par STANLEY à tous les Blancs du Congo, ce qui prouve une fois de plus que la jeunesse, l'enthousiasme et l'esprit inventif sont les plus solides instruments des entreprises humaines.

Dès le premier jour, les deux officiers se mettent au travail avec acharnement. VANGELE commande et dirige tout, tandis que COQUILHAT, conscient de son rôle d'auxiliaire, s'y maintient avec un tact parfait et s'efface pour qu'il n'y ait qu'une autorité à la station. On lit dans son très beau livre *Sur le Haut-Congo* :

« La station de l'Équateur sera l'œuvre de VANGELE, son chef en titre, son fondateur réel. En bon camarade, en ami, en homme qui ne néglige rien, il me demandera mon avis sur les questions importantes, il ne cessera de m'initier aux diverses phases de ses réalisations, mais toujours il prendra seul les décisions, ainsi que sa responsabilité l'exige et donnera les ordres nécessaires... Jamais nous n'a-

vons dévié de cette règle, elle a assuré le succès de notre mission et a cimenté entre nous une amitié inaltérable.»

Et pourtant, sur les cartes d'aujourd'hui, la petite station de l'Équateur devenue chef-lieu de province a été baptisée et se nomme... Coquilhatville.

Après quarante-cinq jours de labeur, les deux Belges peuvent quitter leur cabane provisoire pour s'installer dans le bâtiment principal : c'est une belle construction de 21 mètres de long sur 8 de large. Elle comprend un magasin, une grande salle à manger, deux chambres à coucher et trois chambres d'hôtes. Des nattes servent de tapis et d'ingénieux luminaires égalaient les soirées : ce sont des boîtes à conserve pleines d'huile de palme et ayant pour mèches de simples chiffons. Le jardin potager est d'une fertilité étonnante et l'ordinaire des pionniers s'agrémentent de pois, de haricots, de tomates, de choux-raves, de carottes, salades et patates douces. Dans les enclos d'alentour, 35 poules caquettent et pondent abondamment, 10 chèvres broutent et 2 moutons voisinent avec une oie isolée qui cherche désespérément son jars. Un perroquet répond évidemment au nom de COCO et les deux chiens de KATCHECHE s'entourent bientôt d'une génération de neuf chiots.

A 6 heures, le déjeuner est servi : œufs, lait de chèvre, biscuits ou galettes de maïs. A midi, un potage aux légumes est suivi d'une poule aux tomates, d'un rôti ou de poisson, avec de la compote de bananes. Au dessert, un gâteau de maïs ou du pudding aux bananes. Vin de palme, café au lait. Vers 6 heures du soir... on mange les restes. Une chèvre ou un mouton servent de loin en loin à régaler les rares voyageurs de passage.

La population de Wangata est, malgré la très grande fertilité du sol, d'une extrême pauvreté. VANGELE, intrigué par le fait, découvre après enquête que cette pauvreté est en somme voulue. Car le moindre signe de richesse entraîne des attaques continuelles des voisins jaloux. Mais la paix ne règne pas pour autant. Les raptés de femmes sont un sujet perpétuel de conflits sanglants et, si l'on ajoute au ravage des guerres ceux des maladies et des sacrifices humains, on aura une idée de l'état dans lequel vivent ces peuplades.

Les guerriers sont armés de lances et de couteaux. Les arcs et les fusils sont rares. Seules les femmes travaillent et, malgré

des tentatives répétées, les Blancs n'obtiennent aucune aide masculine indigène pour bâtir la station. Quinze femmes sont employées aux travaux agricoles.

Les indigènes, intrigués à l'extrême par la blancheur des peaux européennes, finissent par trouver la solution du problème : « C'est bien simple, ces hommes ne cessent de se laver ! ».

Leur chef, SEKO TUNGI, ne semble pas jouir de toutes ses facultés mentales. Lors de l'arrivée de STANLEY, il s'est enfermé dans sa case et c'est IKENGE, son fils, qui a traité avec les Blancs. Buste énorme, épaules démesurées, cou épais et court, regard fuyant, IKENGE est le type parfait du fourbe. Ses intrigues ne tardent pas à provoquer les pires ennuis à VANGELE. Dès le début, il a voulu s'opposer à l'abattage des arbres situés sur le terrain concédé. Puis il a prétendu faire payer une taxe aux indigènes traitant avec les gens de la station et leur imposer ses tarifs.

KATCHECHE pratique une politique ferme mais calme. D'autant plus que le chef véritable étant encore en vie, le pouvoir d'IKENGE est contesté dans le sein même de la tribu.

« Il nous suscite mille embarras, écrit COQUILHAT, il remet à tout instant en question les clauses de notre accord bien qu'il ait, en toute connaissance de cause, fait un traité écrit, formel avec VANGELE. Non content de cela, il entend nous associer à une série de querelles injustes cherchées aux villages les plus paisibles ».

IKENGE va jusqu'à demander appui contre les Blancs à des tribus voisines. Mais il n'y réussit pas. Car VANGELE a eu soin de se faire des amis parmi les chefs d'alentour, et l'un d'eux notamment, MOLIRA, le tient au courant des moindres intrigues du tyranneau de Wangata.

Fin août 1883, la station est complètement achevée. En plus de la maison principale, un petit observatoire a été élevé sur une termitière et, le long du fleuve, un débarcadère est prêt à accueillir les steamers.

La vie à l'Équateur poursuit son cours normal. Les Zanzibarites volent des poules et doivent être chaque jour sermonnés. KATCHECHE est repris de temps en temps par la fièvre qu'il a contractée dans le Bas-Congo. IKENGE poursuit ses intrigues et ses menaces.

« Ses femmes, sa mère et sa vieille tante, véritable sorcière, écrit VANGELE, se joignent à lui et comme cette aimable famille a ses cases à vingt pas de notre maison, nous entendons tout le long du jour ses cris perçants et les invectives poissardes dirigées contre nous ».

Le 13 septembre 1883, trois Zanzibarites reviennent du village ensanglantés et roués de coup de bâtons. Leurs camarades, exaspérés, empoignent leurs fusils, tandis que les Wangata courent aux armes. VANGELE et COQUILHAT, revolver au poing, n'ont pas le temps d'arrêter leurs hommes tandis qu'IKENGE, qui voit bien qu'il aura le dessous, essaye de calmer les siens. Quelques coups de feu ont été échangés, mais sans grand mal fort heureusement et le conflit est réglé pacifiquement.

Quelques jours plus tard, deux des femmes d'IKENGE sont enlevées par un chef voisin : MAKONLI. VANGELE se rend auprès de son ami MOLIRA pour lui demander quels sont les torts respectifs de chacun. Sur le chemin du retour, il rencontre IKENGE en embuscade, entouré de ses guerriers et quelques minutes plus tard une fusillade éclate et une épaisse colonne de fumée s'élève dans le ciel. Un quartier de Makonli est en feu.

Pendant toute la matinée la bataille fait rage, et bientôt, par terre et par eau, on amène à la station les blessés des deux partis qui demandent à être soignés. Plusieurs de ces gens ont encore des projectiles enfoncés dans les chairs ; ce sont de petits lingots dentelés en cuivre rouge.

« Nous nous transformons, écrit COQUILHAT, en chirurgiens et infirmiers pour panser tout ce monde, tout en faisant des remontrances aux ennemis. Ces sauvages apprécient fort bien en ce moment l'avantage d'un village neutre ou commande un chef sage et éclairé ».

C'est à la station des Blancs que se conclura la paix. Le 29 septembre 1883, à deux heures de l'après-midi, l'*En Avant* est signalé sur le fleuve. A 3 heures, STANLEY débarque, radieux, et serre les mains des deux Belges. Il leur apporte le courrier d'Europe, six livres de beurre, du vin envoyé par leurs parents et une dame-jeanne de vin portugais. Son enthousiasme pour la station est exceptionnel. Dans son livre *Cinq années au Congo* sous le titre : « La station de l'Équateur — Réalisation d'un idéal », il écrit :

« Le spectacle qu'offrait la station était un vivant exemple de ce que peut l'activité humaine quand elle est secondée par la bonne volonté. A l'époque où nous l'avions quittée, c'était un amas informe de jungles dont il semblait impossible de tirer un parti quelconque. Maintenant nous apercevions, à la place des jungles, une vaste construction construite si solidement que ni la pluie, ni les balles, ni les voleurs n'eussent été capables d'y pénétrer. A l'intérieur, l'ornementation des salles trahissait tant de goût qu'on eût dit l'œuvre d'une femme. Après avoir bâti la maison, les deux jeunes lieutenants avaient confectionné des châssis de fenêtres, des tables, des chaises et tapissé le parquet de nattes. Puis, n'ayant pas de quoi peindre le mobilier et les murs, ils avaient tendu le tout de serge bleue et rouge, ou de toile blanche, qui donnaient à l'ensemble fini et gaîté.

» Gagné par la contagion de l'exemple, nos employés noirs avaient révélé des talents et des qualités ignorés jusqu'alors. Chacun d'eux s'était construit une hutte au milieu d'un jardin où les tiges de maïs atteignaient déjà une hauteur de près de deux mètres, où la canne à sucre abondait, où les plants de patates, les citrouilles, les concombres exhibaient une prodigieuse vitalité ».

Et BOULA MATARI cite, sur le même ton enthousiaste, l'observatoire, le potager, le poulailler, les animaux, la grande cuisine et il termine en proclamant :

« Voici enfin sur le Congo une station qui répond à mon idéal, une communauté de soldats-ouvriers où la discipline est parfaite, où les efforts sont réciproques, où les chefs doués de sang-froid, de zèle et de prudence, savent mettre assez de bonhomie dans leur manière d'être pour se concilier les aborigènes et les employés noirs, et assez de dignité pour empêcher toute familiarité vulgaire, tout oubli des distinctions sociales... »

STANLEY finit par comparer l'Équateur à l'Arcadie. Jamais il n'oubliera le travail et le zèle qui ont été dépensés là-bas. Il écrit encore :

« Si jamais l'Association Internationale Africaine frappe des médailles d'or pour récompenser le travail et l'application, qu'elle donne les premières aux lieutenants VANGELE et COQUILHAT, fondateurs de la station de l'Équateur ».

En 1925, Dorothy STANLEY, veuve du grand explorateur, écrira à VANGELE :

« Stanley avait pour vous tant d'admiration, tant d'estime et d'affection, ... il parlait toujours de vous deux comme *my two splendid young lieutenants* ».

L'enthousiasme du chef de l'expédition est vraiment à son comble et c'est un rare spectacle. Quant aux deux Belges, ils sont en proie à la « fièvre des nouvelles ». Ils dévorent leur courrier et se versent avec respect un doigt de ce vin dont, depuis un an, ils ont presque oublié le goût.

STANLEY continue à organiser son avance vers le Haut-Congo. Il repart le premier octobre 1883 pour chercher des hommes, revient le 8 avec toute sa flottille, charge à l'Équateur le maïs, la farine de manioc et le poisson fumé qu'on y a préparé pour lui et repart le 16 pour la région belliqueuse des Bangala, non sans avoir semoncé vertement IKENGE. Celui-ci repentant à l'extrême, fait comme toujours les plus solennelles promesses de fidélité et accorde même quelques concessions supplémentaires de terrain.

Quinze jours après le départ de STANLEY, tout le pays est agité par la mort du grand MUKUNDY CHOTUNGI, chef des Balumbe, personnage considérable à en juger par l'émotion des indigènes. Les funérailles se déroulent dans un vacarme ininterrompu : chants funèbres, lamentations, coups de fusil, gongs, tams-tams et trompes d'ivoire. Les deux officiers belges tentent en vain d'interdire tout sacrifice humain. Au cours des cérémonies, qui durent toute la semaine, cinq victimes seront sacrifiées, décapitées, leurs têtes fichées dans des pieux devant la hutte funéraire, les cœurs et les foies remis aux sorciers.

Le septième jour a lieu la mise en bière. Le cercueil est taillé d'une seule pièce dans un arbre. Le corps y est déposé et cette cérémonie entraîne la décapitation d'une des épouses favorites du défunt. Le huitième jour a lieu l'enterrement. Quatre nouvelles victimes sont sacrifiées à cette occasion : une jeune fillette de trois ans environ, une de douze, une jeune fille de dix-huit et une femme âgée sont pendues et leurs corps jetés dans la fosse servent de litière au cercueil. Le lendemain, procession guerrière : tous les hommes défilent dans leur costume de guerre, peintures symboliques, coiffures à plumes ou en peau de singe, boucliers, flèches, couteaux, lances, javelots. La procession terminée, les guerriers simulent un combat dans lequel l'ad-

versaire est représenté par une épouse du défunt. Celle-ci, libre de toute entrave, n'essaye même pas de fuir et tombe, littéralement mise en pièces,

« ...déchirée, écrit VANGELE, lacérée par les dents, les ongles et les armes de ces êtres humains plus féroces que les plus féroces carnassiers ».

Et les funérailles se terminent par le sacrifice d'une dernière femme, décapitée à son tour.

Quelques jours plus tard, les indigènes se réunissent en une palabre solennelle pour élire un nouveau chef en remplacement du défunt. Leur choix unanime se porte sur... le lieutenant ALPHONSE VANGELE, proclamé grand chef des Barumbe et arbitre de la région.

On lit à ce sujet dans le *Mouvement Géographique* du 5 octobre 1884 :

« C'est la première fois que pareille confiance est accordée à un Blanc. Il est tout à l'honneur de notre compatriote et témoigne hautement de l'entente parfaite qui existe à la station de l'Équateur entre les indigènes et l'agent de l'Association ».

Après le départ de STANLEY, IKENGE, faisant fi comme toujours des traités et des promesses, manœuvre pour reprendre le terrain qu'il a vendu aux Blancs. VANGELE très calme, reste fermement sur ses positions ; mais le chef noir de plus en plus malveillant prend des mesures de représailles : il fait abattre deux chèvres de la station, démolit une partie de la clôture et fait poster en permanence, tout à l'entour, des hommes chargés de renvoyer les marchands désirant trafiquer avec les Européens. Plus de ravitaillement possible dès lors et le manque de vivres se fait rapidement sentir. En décembre 1883, quelques indigènes étant venus clandestinement apporter du manioc, IKENGE les menace de mort violente. C'en est trop ; mandé à la station et malgré ses protestations d'innocence, VANGELE le prévient que par ses manœuvres et notamment le blocus de la station il a rompu la paix et commencé des hostilités plus graves que la lutte à main armée. La situation des Blancs est rendue plus intolérable encore par une épidémie de rougeole qui sévit parmi les Zanzibarites.

A partir de ce moment, les événements se précipitent. Le 14 décembre 1883, un des serviteurs de VANGELE, qui est allé chez IKENGE pour acheter du maïs, rentre la tête ensanglantée par un coup de lance. Dans la nuit, les différents chefs des environs viennent dire à VANGELE qu'ils abandonnent IKENGE à sa justice.

Trois jours plus tard, la provision de manioc est complètement épuisée. VANGELE convoque IKENGE et lui donne trois jours pour lever le blocus, faute de quoi il prendra les armes. Le chef proteste énergiquement, mais, le lendemain, pendant une absence des Blancs qui ont emmené la plupart des Zanzibarites, il envoie ses femmes compter les soldats restés à la station et prépare un coup de main pour s'emparer des armes qui y sont déposées. KATCHECHE, immédiatement prévenu, décide avec COQUILHAT de devancer l'action des Noirs ; le temps presse d'ailleurs car les hommes meurent littéralement de faim.

Le 20 décembre au matin, VANGELE fait sonner l'appel aux armes. Le gros des troupes pénètrent dans le village, le reste coupe aux guerriers d'IKENGE la retraite vers la forêt. Une lutte acharnée s'engage dans la rue principale. IKENGE brandit une lance dont il transperce un des Zanzibarites, mais il tombe aussitôt, frappé de trois balles. Les hommes d'IKENGE, privés de leur chef, fuient d'abord en désordre. Puis les hostilités reprennent.

« L'ennemi, écrit COQUILHAT, réussit à démolir une partie de la palissade sud. Les projectiles pleuvent dans la station ; les sauvages, tirailleurs innés, se dissimulent admirablement. Toute notre préoccupation consiste à ne pas épuiser nos munitions, dont nous sommes très pauvres ».

Vers midi, le feu ralentit et les assaillants battent en retraite.

Dès le début des hostilités, les tribus amies ont fait apporter des gages de paix et, aussitôt la bataille terminée, un des chefs arrive au camp avec une pirogue chargée de poisson, malgré les injures que lui lancent les proches d'IKENGE. De nombreux vendeurs suivent et le marché peut à nouveau s'établir. VANGELE fait donner, comme c'est la coutume, une indemnité aux familles des tués au combat et la paix est solennellement confirmée.

Le 30 décembre 1883, STANLEY débarque à la station. Son voyage a réussi. Les farouches Bangala eux-mêmes lui ont fait un accueil cordial et, malgré la présence de très nombreux esclavagistes arabes dans la région des Falls, il s'y est fait concéder l'île de Wana-Rusari et y a établi une station confiée à la garde d'un Écossais : le mécanicien BINNIE, entouré de trente soldats Haousas.

Une station intermédiaire doit être fondée dans la région des Bangala. Ce poste est destiné à COQUILHAT qui s'embarque le 1^{er} janvier 1884 après avoir pris congé de son vieil ami KATCHECHE. Cette première tentative à Bangala est un échec. Le 11 janvier, STANLEY et le lieutenant belge sont de retour à l'Équateur et le chef de l'expédition, fatigué, repart pour l'Europe après s'être reposé deux jours à la station. A Léopoldville, un mois plus tard, il remet son commandement au capitaine Edmond HANSSENS.

A l'Équateur, la vie reprend son cours normal. Le pays est calme depuis la mort d'IKENGE. Les travaux se poursuivent, suspendus seulement pour la sieste de midi. Chaque soir, les deux Belges montent dans le petit observatoire d'où ils regardent se coucher le soleil en échangeant entre deux pipes des souvenirs de la vieille Europe.

En février, une chaloupe à voile est signalée, venant du Haut. Elle porte un petit homme barbu dont les yeux pétillent d'intelligence derrière des lunettes griffées. C'est le révérend Georges GRENFELL — le célèbre explorateur — qui descend vers le Pool où l'on monte son petit vapeur le *Peace*. Les Belges lui offrent une large hospitalité et, deux jours plus tard, il reprend la descente du fleuve.

Le 17 avril, l'*En Avant* accoste à son tour, suivi de l'*A. I. A.* et de quelques allèges. Du pont d'un des petits vapeurs, un colosse à barbe en éventail envoie de grands saluts aux jeunes lieutenants : c'est le capitaine HANSSENS. Une immense acclamation lui répond, car les Noirs qui l'adorent joignent leurs voix à celles de leurs chefs. Ce soir là, il y a fête à l'Équateur. Six autres Blancs sont à bord : AMELOT, COURTOIS, WESTER, DREES, NICHOLLS et GUÉRIN. AMELOT saisit son accordéon et la brise nocturne va porter dans les palmiers quelques airs encore inconnus en ce coin d'Afrique.

HANSENS désire s'initier aux choses de l'Équateur. VANGELE et COQUILHAT lui font raconter sa campagne du Niadi. Puis HANSENS explique qu'il veut tenter une seconde fois la chance chez les Bangala. En cas d'échec, la nouvelle station sera établie à Upoto. Mais au préalable, il voudrait explorer l'Ubangi, dont STANLEY, en 1877, n'a fait que soupçonner l'embouchure.

4. — Découverte de l'Ubangi.

Le 19 avril 1884, l'*En Avant* quitte l'Équateur ayant à son bord HANSENS, VANGELE, GUÉRIN, AMELOT, le pharmacien COURTOIS, dix Zanzibarites et un interprète indigène.

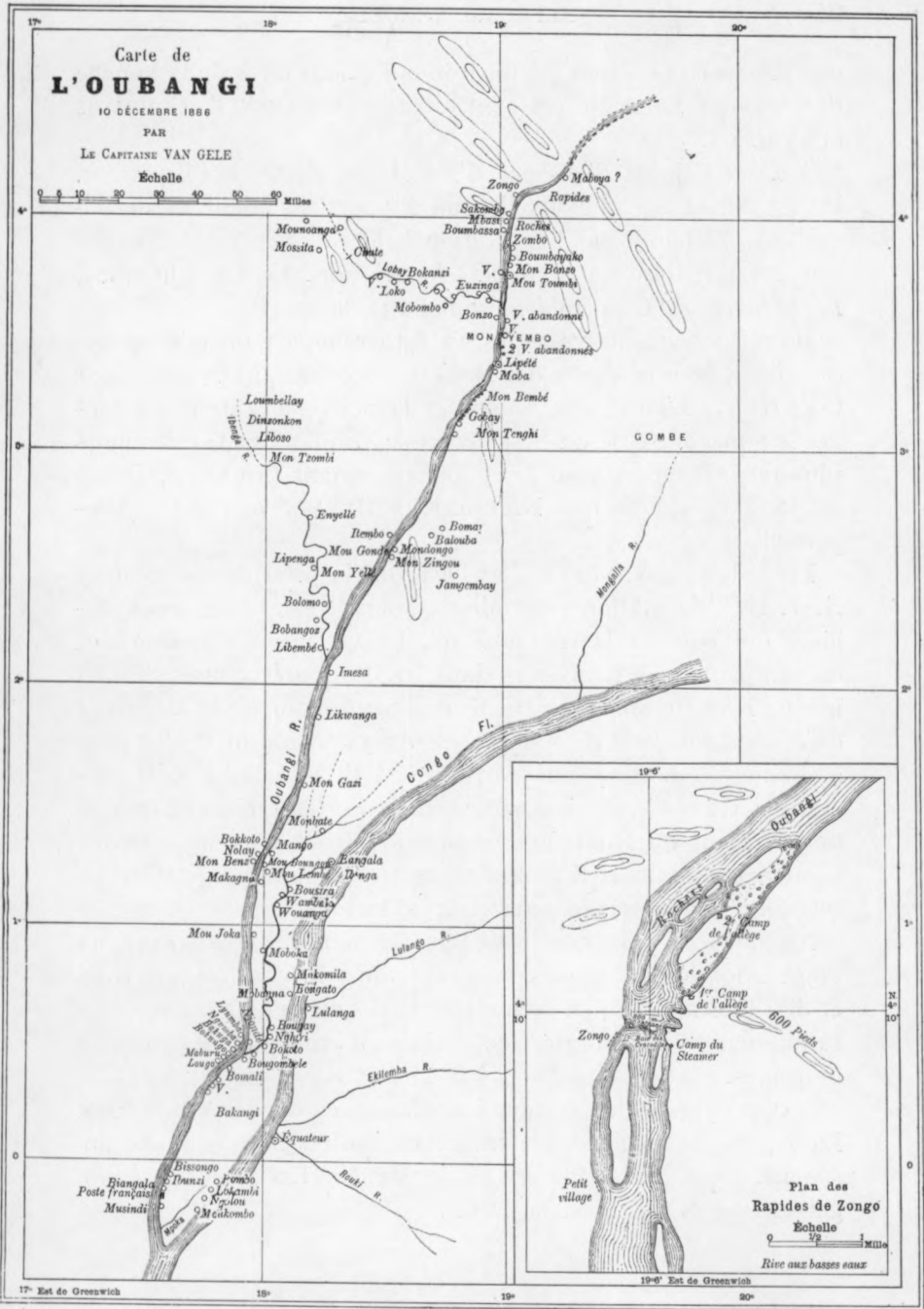
La navigation, d'abord aisée, se fait de plus en plus pénible au milieu d'un dédale inextricable d'îlots, ceux-là mêmes qui, sept ans auparavant, cachaient l'embouchure de la rivière aux yeux de STANLEY. Deux jours après le départ, on fait monter à bord des pêcheurs dont la barque est amarrée le long du vapeur et, pendant quatre heures, ils guident le steamer au milieu d'un véritable labyrinthe.

VANGELE, qui se trouve à l'avant du bateau, voit la proue fendre des eaux jaunâtres et s'écrie :

« Capitaine, nous sommes dans un nouveau fleuve ».

C'est vrai, ce 21 avril 1884, l'Ubangi vient d'être découvert.

Après 40 kilomètres de navigation, l'*En Avant* accoste le long de la rive droite. « Elle fourmillait, écrit VANGELE, d'indigènes en armes, mais d'allure pacifique ». HANSENS, accompagné de l'interprète, suivi par tous les Blancs descendit à terre le premier et, se caressant la barbe d'un geste familier, il lança aux habitants l'exclamation *Malamu* (paix !) plusieurs fois répétée. Les natifs, immobiles et silencieux, semblaient littéralement fascinés par cette apparition. L'interprète leur ayant communiqué les intentions pacifiques du grand chef blanc qui leur rendait visite, le chef MAKOKO consentit à faire l'échange du sang avec HANSENS et le lendemain, sans la moindre difficulté, un traité fut conclu qui plaçait sous le protectorat



Atlas Polygraphique de l'Institut National de Géographie, Bruxelles.

Extrait du Supplément au *Mouvement géographique* du 8 mai 1887.

de « l'Association » tous les territoires des deux rives de la bouche de l'Ubangi. Le traité est contresigné par VANGELE, COURTOIS et AMELOT.

Après six jours d'absence, l'*En Avant* rentre à l'Équateur. HANSENS envoie à Bruxelles un rapport signalant la découverte de l'Ubangi par l'expédition belge et sa prise de possession du territoire au nom de l'Association. Le 10 août 1884, *Le Mouvement Géographique* annoncera la nouvelle.

HANSENS, qui ne veut pas s'attarder, repart presque immédiatement pour la région des Bangala, accompagné cette fois par COQUILHAT. L'entreprise réussit et la nouvelle station est fondée le 8 mai 1884. HANSENS rentre à l'Équateur et, trois jours plus tard, il repart pour les Falls, emmenant COURTOIS, DRIES et AMELOT, tandis que NICHOLLS et GUÉRIN rentrent à Léopoldville.

Entre-temps, VANGELE a mis à profit la présence du steamer *A. I. A.* à la station pour aller reconnaître les nombreux villages qui bordent la rivière Ruki. Le voyage est pénible car, en campant avec HANSENS dans les îles marécageuses de l'Ubangi, KATCHECHE a contracté des fièvres qui ne le lâcheront qu'après trois mois de soins. C'est donc malade qu'il s'emploie à soumettre de nouveaux territoires à l'« Association ». Il conclut des traités avec les populations situées en amont et en aval du confluent du Ruki. Les négociations sont souvent extrêmement délicates, mais KATCHECHE finit cependant par établir des relations commerciales sans trop d'incidents.

Au mois de juillet, il a acquis au nom de l'« Association » vingt kilomètres de rives, assurant ainsi le contrôle du Ruki et de l'Ikelemba, et, en même temps, il s'est employé à réunir à l'Équateur d'importantes collections d'armes et d'ustensiles indigènes.

VANGELE garde la station jusqu'au mois de décembre 1884. La région est pacifiée, les indigènes confiants et le poste florissant. Deux missionnaires de la Mission LIVINGSTONE évangélisent les Noirs. C'est la paix...

5. — Stanley-Falls.

Alors le lieutenant VANGELE reçoit l'ordre de convoier à la station des Falls les approvisionnements qui lui sont destinés. La mission est difficile, car toute cette région est dévastée par le cannibalisme et les esclavagistes. Le lieutenant suédois ARVID WESTER, chef de poste, a eu de graves démêlés avec les Arabes et on est sans nouvelles de lui depuis un mois. La situation là-bas semble critique.

Le 14 octobre 1884, WESTER a conclu avec MOINI-AMANI, l'un des fils du fameux TIPPO-TIP, un traité stipulant que

« ...jamais un Arabe ne viendra dans le fleuve en aval de la septième cataracte des Stanley-Falls, ni sur tout autre territoire appartenant au Comité d'Études du Haut-Congo, soit pour combattre, soit pour faire le commerce, soit pour s'emparer d'esclaves et d'ivoire ».

Il y est encore stipulé que la limite séparant les territoires arabes de ceux du Comité d'Études sera la septième cataracte et, de ce point, une ligne droite au Sud et au Nord, afin que tous les indigènes qui sont sous la protection du Comité d'Études ne soient pas inquiétés par les Arabes.

Le traité est signé par WESTER et MOINI-AMANI, avec, comme témoins AMELOT et MOHAMED-I-BEN-ALI-SHIRANDI. Quelques chefs arabes arrivés ensuite aux Falls ont adhéré au traité et tous les chefs indigènes de la région ont placé leur territoire sous la protection du drapeau étoilé. Tout allait donc pour le mieux quand, à la mi-novembre, est arrivé aux Falls le chef suprême des esclavagistes de la région : AHMED-BEN-MOHAMMED-BEN-JUMA-BEN-RAJAB, le très célèbre TIPPO-TIP, encadré par un millier d'hommes. Il s'est installé avec sa troupe dans l'île de Wana-Serunga, située à 500 mètres en amont de la septième cataracte. Son intention évidente est de descendre le fleuve.

WESTER, s'efforçant de le dissuader de ce projet, s'est heurté à un refus hautain. TIPPO-TIP se dit envoyé par SAID-BARGASH, sultan de Zanzibar, pour empêcher les Arabes de trafiquer avec les Blancs et lui rendre compte de l'état du pays. Il conseille à WESTER de rentrer chez lui avec ses vingt-huit soldats et, le lendemain, il fait passer en aval de la septième cataracte

76 pirogues portant 700 hommes. Puis il vient dire à WESTER qu'il ne fera aucun tort à la station, puisque ses opérations n'ont pas été entravées.

Telle est la situation au moment où VANGELE quitte l'Équateur avec les trois steamers *Royal*, *En avant* et *A. I. A.*, ce dernier remorquant une allège. Un autre Blanc est à bord : un Belge nommé Camille VAN DEN PLAS, qui doit lui aussi, rejoindre les Falls. Quatre jours de navigation les mènent à Bangala. Le long des rives, les villages se succèdent et viennent s'accrocher aux steamers,

« ...qui les attirent, écrit VANGELE, comme une barre d'aimant attire la limaille de fer. Et plus loin : Les femmes sont très entreprenantes. Le soir, chacun de mes hommes est accompagné d'une de ces dames sous sa moustiquaire. Les maris attendent dans des canots que leurs femmes leur rapportent le prix de leur absence ».

L'année 1885 commence sous de mauvais auspices. Quatre jours doivent être consacrés aux réparations de l'*A. I. A.* qui n'a pas été revisé à Léopoldville et se refuse à tout service. Les riverains se font de plus en plus farouches, voleurs, adroits et effrontés. VANGELE a quelques démêlés avec eux à cause du vol de deux fusils ; mais tout se règle pacifiquement.

Le 19 janvier 1885, la proximité des Arabes se fait sentir : les populations terrorisées parlent d'une attaque récente des Mahamba-Tamba (c'est ainsi qu'ils nomment les Arabes des Falls) contre les Basoko. VANGELE apprend ainsi que les esclavagistes ont descendu le fleuve et se demande avec anxiété si la station n'a pas été détruite. D'autre part, ses équipages comptent en tout et pour tout 30 Zanzibarites frères de race des Arabes. Pourra-t-on compter sur eux en cas de conflit ? VANGELE redouble de prudence et poursuit son avance.

En deux jours, il atteint l'embouchure de l'Aruwimi. Les villages basoko sont désertés, mais à leur place, se trouve un camp arabe fort de 200 hommes. Quarante pirogues sont amarées le long du fleuve. Après des saluts amicaux, le chef arabe SALIM-BEN-ACHMED vient à la rencontre du Blanc et lui remet une lettre de WESTER qui lui fait connaître la situation. Celle-ci n'a rien d'encourageant. Outre les 200 hommes établis par les Arabes sur l'Aruwimi, un autre parti de 200 guerriers bloque

l'embouchure du Lomami et 300 autres battent la campagne entre cette rivière et le Lualaba. Quant à TIPPO-TIP, il occupe, avec une réserve de 300 hommes, l'île de Wana-Serunga, située immédiatement en amont de la septième cataracte.

La région de l'Aruwimi est complètement dévastée : les bananiers sont coupés, les maisons détruites, pas un natif n'est visible.

VANGELE poursuit sa route, emmenant le seul survivant d'un poste de trois Haoussas que HANSSENS avait établi chez les Basoko sept mois auparavant. Ses deux compagnons ont été mangés par les cannibales, le malheureux a réussi à s'enfuir et, capturé par les Arabes qui ont reconnu en lui un homme de l'expédition, il a été rendu à celle-ci.

Tous les natifs fuient à l'approche des Blancs. Ceux-ci multiplient en vain les offres de paix. On leur crie : « Vous mentez » !

Le 22 janvier 1885, VANGELE va s'incliner sur la tombe de COURTOIS qui l'a quitté il y a quelques mois à peine, et qui repose au bord du fleuve.

« J'ai hâte d'arriver aux Falls, écrit-il, je traverse un pays horrible, l'incendie a passé partout ; sur les deux rives, plus un seul village debout ».

Quant au fleuve, il charrie des cadavres décapités. A Yambole, les indigènes, sur pied de guerre, ont brûlé eux-mêmes leurs demeures pour empêcher les Arabes d'y loger, les femmes dorment dans des pirogues, les hommes dans les îles. Plus de 600 pirogues sillonnent le fleuve. Toutes les tribus sont dispersées, entremêlées et manquent de nourriture. Et VANGELE écrit :

« Toutes ces contrées avaient été dévastées, les indigènes qui avaient résisté avaient été massacrés. Les populations encore libres fuyaient dans les forêts ou bien vivaient précairement sur l'eau dans leurs pirogues. Les camps arabes regorgeaient de captifs enchaînés, surtout des femmes et des enfants dont la plupart mouraient d'inanition. Ils devaient servir de rançon auprès des pères et des époux, pour obtenir de l'ivoire et des hommes pour le transporter à la côte, ce qui équivalait à leur réduction en esclavage s'ils ne mouraient pas en route ».

La nourriture manque à tel point que, pendant les deux jours qui précèdent son arrivée aux Falls, VANGELE n'a rien à donner

à ses hommes. Pas un biscuit, pas une banane. Aussi est-ce à peu près morts de faim qu'ils arrivent à la station le 26 janvier 1885, dans l'après-midi.

Dès la nouvelle de l'arrivée des Blancs, TIPPO-TIP envoie son neveu RACHID porter ses *salams* à VANGELE et lui annoncer sa visite pour le lendemain. Le Belge fait à RACHID un accueil aimable, si aimable que TIPPO-TIP arrive le soir même accompagné de son secrétaire.

« De taille moyenne et d'un embonpoint assez prononcé, écrit VANGELE, TIPPO-TIP paraît être âgé de quarante-cinq ans. Sa barbe courte et ses cheveux ras sont grisonnants. Sa tenue est très soignée : il porte la chemise blanche des Zanzibarites et un long pardessus à larges manches de couleur grise avec galons d'argent ; sur la tête, une calotte en fer blanc brodé d'or ; pour ceinture un *dioulé* (éttoffe de soie de Surate), garnie à Zanzibar d'une bordure de fil d'or, et d'une frange encadrant harmonieusement un fond zébré de rouge, de jaune, de vert. Pour prouver aux *mundele* son entière confiance, il ne portait aucune arme, mais son secrétaire avait une dague ornée d'un merveilleux filigrane d'argent et tenait en main un révolver au canon damassé ».

L'entrevue est des plus courtoises. VANGELE prie TIPPO-TIP de dîner avec lui et accepte une invitation semblable du chef arabe.

Le lendemain, le lieutenant, accompagné de WESTER, GLEERUP et VAN DEN PLAS, se rend chez TIPPO-TIP, tous sans armes et escortés seulement de quatre Zanzibarites.

Fils d'un Arabe de Zanzibar et d'une femme noire ACHMED-BEN-MOHAMMED est un métis de couleur plutôt sombre. Son surnom de TIPPO-TIP est dû à un clignement nerveux de l'œil qui survient lorsqu'il s'énerve. TIPPO jouit en Afrique d'une immense popularité et possède une fortune considérable due à ses grandes plantations, mais surtout au trafic de l'ivoire et des esclaves.

Le grand chef arabe, ravi par cette visite, réserve aux Européens un accueil charmant. Ses hommes, pour la plupart des esclaves noirs, sont au nombre de trois cents. Ils sont en général armés de fusils à tir rapide, mais certains d'entre eux portent des lances et de grands boucliers. Cinquante d'entre eux, les plus vigoureux, forment la garde personnelle de TIPPO-TIP.

Quant à ses femmes, elles sont une vingtaine représentant tous les types féminins de l'Afrique orientale. La conversation ne se ralentit pas un seul instant, TIPPO-TIP est beau parleur et, sans être fort instruit, il possède quelques notions de politique générale et de géographie. Il projette un voyage en Europe et il espère être reçu par le Roi des Belges. Il se propose d'aller à Constantinople et de rentrer en Afrique après être passé par la Mecque. Il s'informe :

« Quelle est en Europe la situation respective des Anglais, des Allemands, des Français, des Italiens et des Belges ?

» Je sais que votre Roi est riche, dit-il ; il subventionne tous les Européens qui explorent les régions que j'ai traversées. Je serais heureux, moi aussi, de pouvoir bénéficier de ses largesses ».

Mais la conversation s'oriente bientôt vers des sujets plus délicats. Dans son livre *Sur le Haut-Congo*, COQUILHAT en fait — d'après les notes de VANGELE — le rapport détaillé que voici :

— VANGELE : « L'Association Internationale du Congo, dont le drapeau est reconnu par les États-Unis et par d'autres États européens, a conclu des traités avec tous les chefs indigènes importants depuis Banana-Pointe jusqu'aux Stanley-Falls. La souveraineté de ces territoires lui appartient et y faire la guerre aux indigènes, c'est la faire à elle-même ».

— TIPPO-TIP : « Toute l'Afrique depuis Zanzibar jusqu'à Banane est sous l'autorité de SAID-BARGASH, et il m'a envoyé ici pour lui faire rapport sur cette partie de ces États ».

— VANGELE : « Nous n'avons pas qualité pour discuter ce point qui doit être traité à Zanzibar par le Sultan avec les consuls. Mais vous savez mieux que personne que c'est un Blanc, STANLEY, qui le premier a découvert la route du grand fleuve. Je vous en préviens, les Blancs ont résolu d'empêcher la dévastation de cette contrée. Nous reposant sur l'observation de la parole donnée, nous n'avons placé aux Stanley-Falls qu'une petite troupe, mais s'il faut, nous amènerons des centaines d'hommes et des canons ».

— TIPPO-TIP : « Quand j'ai voulu descendre le fleuve, un *boy* de votre station est venu me signifier, au nom de son maître, défense de passer la chute d'eau. Je n'ai pas pris cette interdiction au sérieux et j'ai passé outre. Je ne puis comprendre

pourquoi les Blancs, auxquels j'ai toujours prêté assistance, même contrairement aux avis de mes coreligionnaires, veulent m'empêcher d'entrer dans cette contrée pour y faire le commerce, ainsi que cela a été stipulé dans le traité signé par un de mes lieutenants. Ce dernier n'avait pas le droit de prendre de semblables engagements ».

— VANGELE : « Le territoire du Congo est ouvert à tous les trafiquants mais non pas aux hommes qui viennent y semer la ruine et la mort. Des Falls à l'Aruwimi, il n'y a plus un seul village debout et plus de vivres à acheter. Les populations sont dispersées ».

— TIPPO-TIP : « Les instructions données à mes sous-ordres comportent de ne pas faire la guerre. J'apprends qu'elles n'ont pas été complètement suivies ; mais, il est bon de le savoir, les indigènes en sont la première cause : ils refusent de nous vendre des vivres et alors nous sommes forcés de faire comme M. STANLEY, nous les prenons ! »

— VANGELE : « M. STANLEY n'a jamais enlevé de l'ivoire, ni brûlé des villages pour capturer des natifs ».

— TIPPO-TIP : « Pour vous donner la preuve de mon amitié envers les Blancs, je vais envoyer un ordre de rappel à mes troupes qui sont à l'Aruwimi et au Lomami. J'enverrai ensuite sept cents hommes vers le lac Mouta-Nzige ; une autre partie ira me chercher des marchandises à Kasongo. Par réciprocité, je vous demande vos bons offices pour amener les indigènes à ne plus s'enfuir et pour les prévenir de notre arrivée avec des marchandises dans le but de faire le trafic de l'ivoire ».

— VANGELE : « Je vous le promets, mais ces populations sont affolées. Moi-même, j'ai la plus grande peine à entrer en relations avec elles, le plus souvent c'est impossible. Laissez le calme se rétablir avant de commencer le commerce régulier. Les Arabes ont tout à gagner à rester en bons termes avec les Blancs. Sous peu, un chemin de fer reliera Banana au Stanley-Pool. Alors, les marchandises arriveront ici d'Europe en moins de deux mois. Cette facilité de transport vous permettra d'acheter à meilleur compte et de vous procurer plus rapidement les articles que vous faites venir de Zanzibar au prix de tant de porteurs, de peine et de temps. Tous les Blancs connaissent TIPPO-TIP et savent les services importants qu'il a rendus à

CAMERON et à STANLEY ; aussi désirent-ils son amitié. Mais je le répète, elle n'est possible que si les Arabes respectent la vie et les biens des indigènes du Congo ».

— TIPPO-TIP : « *Inshallah!* Quand partez-vous ? »

— VANGELE : « Dans trois jours ».

— TIPPO-TIP : « La veille de votre départ, six canots iront porter l'ordre de rappel à mes gens. Encore un mot. Je dois vous le dire, le Sultan de Zanzibar ne veut plus que les Arabes écoulent leur ivoire par le Congo ».

— VANGELE : « Aucun Blanc ne force qui que ce soit à lui vendre ses biens. Toute vente est une question d'offre et de demande ».

D'autres sujets encore sont traités : TIPPO-TIP possède trois mille esclaves dont VANGELE voudrait racheter une partie pour les libérer. TIPPO-TIP prétend que SAID-BARGASH lui a défendu de les vendre, mais il veut bien les engager au service de l'expédition. Il accepterait en paiement, outre une traite payable à Zanzibar, des fusils à capsule et de la poudre.

D'autre part, l'Arabe promet à VANGELE d'envoyer vers le Soudan égyptien une caravane chargée de faire parvenir une lettre à CASATI, de le délivrer au besoin, de prévenir les Blancs bloqués à Wadelai des événements de Karthoum et de les inviter à se rabattre sur le Congo où des secours leur permettraient de regagner l'Europe.

Le 31 janvier 1885, VANGELE se rembarque, laissant WESTER et GLEERUP à la station. Au moment où les steamers vont quitter Wana-Ruari, TIPPO-TIP vient saluer le lieutenant et lui renouveler ses promesses d'alliance. Après une courte visite des steamers, l'Arabe débarque et, d'un geste large, il agite sa coiffure pendant que les vapeurs s'élancent dans les remous du fleuve.

Toute la région est ravagée depuis les Falls jusqu'à l'Aruwimi. Le camp établi à l'embouchure de cette rivière s'est grossi des effectifs venus du Lomami. SALIM-BEN-AHMED vient de recevoir son ordre de rappel et dit à VANGELE qu'il partira dans deux jours. Le lieutenant voudrait rester pour en avoir la certitude mais, comme à l'aller, ses hommes meurent de faim et il est bien forcé de continuer à toute vapeur vers des régions plus hospitalières.

Le voyage de retour s'effectue sans encombres. VANGELE remarque cependant dans diverses stations un mécontentement extrême parmi les hommes dont la plupart ont fini leur terme et qui menacent de descendre le fleuve par leurs propres moyens si on ne vient pas les rechercher.

Le lieutenant profite de ses contacts avec les riverains pour conclure des traités avec leurs chefs et, au terme du voyage, il a acquis vingt-cinq districts nouveaux à l'« Association ». Le 6 mars 1885, il est à Léopoldville où l'attend une bien pénible nouvelle : son vieil ami HANSSENS a été emporté par les fièvres, quatre mois plus tôt, à la veille de s'embarquer pour l'Europe.

« Quelle est exactement la situation ? écrit VANGELE à cette époque. Avec les faibles troupes dont je disposais, je ne pouvais agir que par la persuasion. Ai-je réussi ? Il serait téméraire de le certifier. J'ai voulu gagner le temps qu'il nous fallait pour amener le plus tôt possible aux Falls une centaine d'hommes et deux canons (TIPPO-TIP a grand peur de ces derniers).

» TIPPO-TIP, lui, a peut-être voulu endormir nos craintes à l'effet également de gagner le temps nécessaire pour effectuer ses expéditions d'ivoire sur le Haut-Congo. Dans tous les cas, mon opinion formelle est que la station des Falls n'a rien à craindre tant que son chef restera passif, mais il est urgent, très urgent, d'aller aussi vite que possible fermer la porte du Congo aux Stanley-Falls ».

Et KATCHECHE va dès lors se consacrer sans réserve à cette tâche qu'une adversité tenace l'empêchera malgré tout de réaliser lui-même. A Vivi, il signale à Sir Francis de WINTON, vice-administrateur général de l'« Expédition », que la relève des hommes du « Haut » est absolument indispensable et s'aperçoit avec une certaine fureur qu'on les a complètement oubliés. Après une vive discussion, il se voit congédié par ces mots : « Tâchez de nous excuser à Bruxelles ».

VANGELE prend quelques mesures destinées à aplanir cette situation désastreuse, puis il se rend à Banana où il s'embarque le 17 avril pour Bordeaux. Son premier terme est expiré.

6. — Congé en Europe et retour en Afrique.

A Paris, un télégramme le mande immédiatement à Bruxelles où il arrive le lendemain 21 mai 1885. Convoqué par le roi LÉOPOLD II en son château de Ciergnon, il a avec lui, pendant trois jours, des entretiens de plusieurs heures, au cours desquels il lui expose ses idées au sujet du Congo et notamment sur la marche à suivre pour entraver la progression des Arabes le long du fleuve. Indépendamment de l'action diplomatique, qui doit se développer à Zanzibar, une centaine de soldats noirs, encadrés par quatre ou cinq Blancs, peuvent, à son avis, arrêter TIPPO-TIP à condition de consolider le territoire des Falls.

VANGELE trace un plan sommaire du pays, indique les fortifications à ériger à la station, l'approvisionnement en munitions et en vivres qui y est indispensable et conclut en disant que TIPPO-TIP peut être amené à temporiser et à entretenir un commerce régulier avec les Blancs s'il voit que les Belges sont décidés à mettre en œuvre des moyens sérieux pour enrayer son avance.

A la suite de cet entretien, VANGELE accepte de retourner immédiatement aux Falls pour y prendre le commandement de la région. Cent soldats et deux Européens lui seront adjoints et Bruxelles envoie immédiatement des ordres pour que tout le nécessaire soit mis à sa disposition.

Il doit organiser la défense du territoire situé entre les Falls et l'Aruwimi et constituer, si possible, une force armée de deux cents fusils en plus des hommes qui lui sont adjoints.

Le Roi le fait chevalier de l'Étoile africaine. C'est une décoration dont il restera toujours particulièrement fier :

« C'est la seule, dit-il, avec cette modestie qui lui était naturelle, que j'ai vraiment méritée... »

Son congé en Europe a duré trois semaines. Car, dès la première entrevue, le Roi lui a dit : « Comment est votre santé ? » — « Excellente ! » — « Alors ? Que faites-vous ici ? Je n'ai pas besoin de vous en Europe, mais en Afrique ».

Le 5 juin 1885, VANGELE s'embarque à nouveau et débarque du *Cabo Verde*, à Banana, le 25 juillet. Le vie lui paraît belle :

il a la confiance du Roi, une mission importante à remplir et des ordres formels ont été envoyés de Bruxelles afin que tout soit préparé pour lui permettre un départ immédiat.

Dès Vivi, il s'aperçoit que les ordres de Bruxelles restent souvent lettres mortes et que « ceux du Bas-Congo » attachent peu d'importance à la progression des Arabes des Stanley-Falls.

Le 31 juillet 1885, une lettre de Sir Francis de WINTON l'avertit qu'aucun steamer ne pourra être mis à sa disposition avant deux mois. Deux mois d'attente pendant lesquels VANGELE piétine et se ronge dans l'inactivité. En septembre, nouveau retard : les vapeurs sont affectés au rapatriement au Kasai de l'expédition WISSMANN.

Sur ces entrefaites, des bruits inquiétants circulent. DEANE, le nouveau commandant de la station des Falls, a été attaqué par des indigènes ; blessé par deux coups de lance, il a perdu quatre hommes. TIPPO-TIP, parti dans le Maniema, a laissé une forte garnison à Wana-Serunga. Aucun travail défensif n'est fait à la station et les deux canons qui lui sont destinés ont été ramenés à Bangala, on ignore pourquoi.

« Pas d'hommes, pas de steamers, les Arabes à arrêter, les indigènes à punir, voilà la situation, écrit rageusement VANGELE. Une année a été perdue pendant laquelle on a reculé. Il faut absolument qu'un grand effort soit fait au profit des Falls, sinon tout le Haut-Congo est perdu ».

Après une série impressionnante d'ordres et de contre-ordres, de WINTON, à la fin du mois d'octobre, permet enfin au lieutenant de se rendre à Léopoldville pour y préparer son expédition. VANGELE s'y rend dare dare et y trouve, pour tout moyen de transport, une allège hors de service destinée à mener ses charges à Kwamouth. Nouvelle fureur de KATCHECHE, car tous les steamers sont revenus à Léopoldville depuis juillet, mais ont été remis en course par DE WINTON.

Comble des combles, les cartouches préparées pour son expédition datent de 1883 et sont avariées pour la plupart.

VANGELE trépigne, court, se démène, bouscule et crie tellement qu'on finit par lui promettre le steamer *Stanley* pour le 20 décembre avec un contingent de cinq Blancs et... quinze

Noirs au lieu des cent prévus. Tant pis, il décide de partir quand même car il faut faire quelque chose. Il ramènera TIPPO-TIP pour visiter l'Europe ! « Cette absence nous fera gagner un an », écrit-il au colonel STRAUCH.

Mais l'attente a été trop longue. Cinq mois de trépignement sous le soleil du Bas-Congo, cinq mois d'énervement et de rancœur pendant lesquels il s'est rongé en se voyant contrecarrer presque systématiquement ; c'en était trop, et, le 5 décembre 1885, il est terrassé par une fièvre bilieuse hématurique qui le mène à deux doigts de la mort. Il n'en sortira que grâce aux soins dévoués du Dr MENSE. Une longue convalescence est nécessaire et KATCHECHE doit momentanément abandonner la partie.

« Monsieur le colonel de WINTON, écrit-il à STRAUCH a enfin obtenu ce qu'il voulait... »

Et ce sera l'écosse DEANE qui, malgré une santé défaillante, prolongera son terme pour remplir aux Falls la mission qui tenait tant à cœur à KATCHECHE.

Le 6 janvier 1886, VANGELE s'embarque pour Madère. A bord, personne ne s'occupe de lui, on ne lui procure ni les soins, ni le régime qui lui sont si nécessaires. Après un court séjour dans l'île, il repart pour l'Europe et, le 15 mai, il est rentré à Bruxelles.

Son repos est de bien courte durée. Car, dès le mois de juin, le Roi lui demande de retourner au Congo et d'entreprendre immédiatement l'exploration de l'Ubangi qui présente un intérêt considérable à ce moment, car il fait l'objet de deux problèmes importants, l'un géographique, l'autre politique.

7. — Exploration de l'Ubangi.

Des discussions passionnées ont été suscitées en Europe par les explorateurs SCHWEINFURTH et JUNKER qui, à treize ans d'intervalle (1870-1883), ont tous deux atteint une rivière encore inconnue dans l'Afrique centrale : l'Uele. SCHWEINFURTH

en a reconnu le cours supérieur. JUNKER, arrivé à cinq jours de marche du confluent de l'Uele avec le Bomu, a dû rebrousser chemin. Dans les milieux géographiques, plusieurs hypothèses sont émises. Les uns rattachent l'Uele à l'Aruwimi, d'autres à l'Itimbiri ou au Chari, ou même au lac Tchad. En avril 1885, A.-J. WAUTERS, rédacteur en chef du *Mouvement Géographique*, émet l'opinion que l'Uele trouve son prolongement dans l'Ubangi et se rattache par conséquent au bassin du Congo.

En 1877, l'Ubangi a été signalé par STANLEY qui s'en réfère à cette époque aux dires des indigènes. HANSSSENS et VANGELE découvrent la mystérieuse rivière en 1884 et la remontent pendant un certain temps et, au cours du mois de janvier 1885, Georges GRENFELL, poursuivant son exploration, parvient jusqu'au 4^e degré 30' de latitude nord et remarque un fléchissement très net de la rivière en direction de l'Est.

Mais une distance de cinq degrés sépare encore cet endroit du point extrême atteint par JUNKER deux ans auparavant et l'assertion de WAUTERS reste, malgré tout, une hypothèse.

Sur le plan politique, l'Ubangi présente à cette époque un très grand intérêt. Un mois après la signature de l'Acte général de la Conférence de Berlin, une Commission chargée de délimiter les possessions respectives des Puissances dans le bassin conventionnel du Congo se réunit au poste français de Kundja, situé sur la rive droite de l'Ubangi (mars 1885).

Une convention signée un mois auparavant par la France et l'État Indépendant a fixé pour frontière la limite est du bassin de la Likuala (ou Licona) découverte par DE BRAZZA en 1881 et qui revient donc à la France. Or, l'embouchure de la Likuala n'ayant été située ni en longitude ni en latitude, les membres de la Commission ont identifié erronément (et de BRAZZA n'est sans doute pas resté étranger à cette erreur) la Likuala et l'Ubangi et reconnu à la France des droits sur ce dernier. Voici un extrait de leur rapport arrivé en Europe en mars 1886.

« Les délégués, se reportant au texte du traité et à la carte qui l'accompagne... ont reconnu que le confluent de la rivière indiqué sous le nom de Licona-Nkoundja, nom inconnu des indigènes, ne pouvait être que celui de la rivière désigné par eux sous le nom d'Oubangi... »

Ce texte fait l'objet d'un échange de notes entre le Gouvernement français, agissant à Bruxelles par l'intermédiaire de

son ministre le comte DE MONTEBELLO, et VAN EETVELDE, représentant le Roi. Le Gouvernement français tient pour un acte authentique et définitif les conclusions des commissaires et revendique les deux rives de l'Ubangi jusqu'au 4^e parallèle nord. Le Roi de son côté rejette énergiquement ces conclusions.

C'est dans ces circonstances que LÉOPOLD II envoie VANGELE reprendre l'exploration de l'Ubangi avec ordre de poursuivre sa reconnaissance au delà des rapides qui ont arrêté GRENFELL en janvier 1885.

Il doit en outre s'informer discrètement des activités françaises, de leur progression éventuelle sur la rivière et des effectifs de leur poste ou des postes nouveaux qu'ils auraient pu créer.

Le gouverneur général Camille JANSSEN écrit à VANGELE, dans une lettre confidentielle :

« Vous avez été choisi pour remplir cette mission qui exige beaucoup de prudence unie à beaucoup de fermeté. Vous et moi sommes seuls en Afrique à en connaître le but. Vous continuerez donc à laisser croire que vous retournez pour aller reprendre le commandement du district des Falls ».

Le 29 juin 1886, VANGELE, promu au grade de capitaine, s'embarque à Ostende pour l'Angleterre d'où il rejoint le Congo *via* Madère. Le 11 août, il part de Matadi avec le sous-lieutenant LIÉNART qui lui est adjoint.

Entre-temps, un nouvel élément est intervenu dans les pourparlers franco-belges : le 9 juillet, le Gouvernement français a admis pour frontière le cours de l'Ubangi, mais sans maintenir le 4^e parallèle comme point extrême au Nord. L'expédition VANGELE devient capitale de ce fait et c'est avec une grande impatience qu'à Bruxelles on en attend les résultats.

Le 28 août, le capitaine VANGELE est à Léopoldville où l'attend un petit steamer flanqué d'une allège : c'est le *Henry Reed*, vapeur de 20 tonnes, à fond plat et à roue arrière, que la Baptist Missionary Society consent à louer à l'État. Le mois de septembre se passe en préparatifs. VANGELE constitue à la station de l'Équateur un magasin qui peut lui servir de base d'opérations pendant deux ans. Tout est enfin prêt et, le 11 octobre, le petit steamer s'élance sur les eaux du fleuve. L'expédition

comprend, outre le capitaine VANGELE et le lieutenant LIÉNART, le capitaine de steamer Anthon VON DER FELSEN, le mécanicien Friedrich LEESEMAN et soixante soldats zanzibarites et haoussa.

Le 12 octobre 1886, le *Henry Reed* pénètre dans les eaux jaunâtres de l'Ubangi. Dès son approche, une grande effervescence se manifeste au poste français de Kundja : le drapeau tricolore est amené à quatre mètres du sol et un coup de feu est tiré en signe d'appel. VANGELE passe en saluant les couleurs françaises et poursuit tranquillement sa route. Le soir, le camp est établi dans une île près de Bissongo. A la nuit tombante, une sentinelle annonce l'approche d'une embarcation battant pavillon français. C'est le chef du poste de Kundja — CRESSAC DE VILLAGRANDE — qui déclare à VANGELE qu'ordre lui a été donné de ne laisser passer aucun bateau. VANGELE invoque la liberté de navigation dans le bassin du Congo, décrétée à la Conférence de Berlin, donne acte de sa protestation à l'officier français, et refuse d'obéir. L'incident en reste là.

Le lendemain, on arrive au village de Makoko. VANGELE demande au chef de revoir le traité signé deux ans auparavant avec HANSENS. Un vieux numéro de l'*Étoile Belge* sert d'enveloppe au document. Au bas de la feuille quatre signatures sont apposées : celles de HANSENS, COURTOIS, AMELOT et la sienne. VANGELE connaît un moment d'émotion profonde, car, de ces quatre hommes, lui seul a survécu. HANSENS emporté par la fièvre hématurique en décembre 1884, COURTOIS mort près de Basoko en juin de la même année, AMELOT laissé aux Falls avec WESTER tentera, son terme expiré, de rentrer en Europe par le Maniema et la côte orientale. Il repose près de Nyangwe...

La région de la Ngiri se distingue essentiellement par le cannibalisme de ses habitants :

« Nulle part, ailleurs, dira VANGELE, dans les contrées baignées par le Kasai, le Lomami, le Lualaba, l'Aruwimi, le cannibalisme ne règne avec une pareille intensité. La viande humaine, dirait-on, est une nécessité absolue d'existence pour ces populations. Les postes devaient se garder nuit et jour par une surveillance des plus actives. Les corvées devaient toujours être armées. Tout homme isolé était pris et mangé, car ces cannibales rôdaient constamment dans les environs ».

Et il cite le cas d'un poste entier dont seul le caporal parvint à se sauver. Des autres on ne retrouve que les os...

Chez les pêcheurs Batti, dont les villages s'échelonnent au nord de la Ngiri, VANGELE fait l'échange de sang avec EKWELA, le plus grand chef de la région. Les hommes sont superbes, leur taille moyenne est de 1,80 mètre, mais l'amour du poisson ne les empêche pas d'apprécier la chair humaine. Dès l'aube, des centaines de pirogues sillonnent le fleuve, on pose les nasses au son rythmé des tambours, pendant que les femmes et les enfants vont aux champs sous la protection de guerriers athlétiques ; c'est un spectacle magnifique.

Le 29 octobre 1886, l'expédition atteint les rapides de Zondo. A cet endroit, l'Ubangi s'étend sur une largeur de 800 mètres, mais se resserre immédiatement en amont entre deux massifs granitiques hauts de 200 à 300 mètres. Les eaux bouillonnantes se précipitent par cinq passages le long de la rive droite : une chute, puis quatre passages de largeurs différentes dont un, au centre, qui débite ses eaux à une vitesse de 8 milles sur une largeur de 250 mètres.

C'est là que VANGELE essaie d'abord de passer. Le steamer est lancé à toute vapeur, mais le courant est trop impétueux et il faut y renoncer. Le passage le long de la rive gauche semble plus praticable ; mais, après deux tentatives infructueuses, il faut changer de tactique.

VANGELE fait débarquer tous les hommes et la cargaison du steamer, la vapeur est poussée à six atmosphères. Le capitaine VON DER FELSEN prétend que tout va sauter. Une fois de plus, le bateau s'engage dans la passe, ralentit sous la poussée des eaux, dévie, s'incline brusquement. Les eaux envahissent le pont et menacent d'éteindre le foyer. Il faut virer de bord et regagner la baie.

C'est un échec. Pourtant, avant d'abandonner la partie, KATCHECHE veut avoir tout essayé. Le steamer refuse. Soit : employons l'allège. Et pendant deux jours on va la traîner avec des câbles, tantôt dans les tourbillons du fleuve, tantôt sur les rocs qui affleurent. On tire, on hale, on s'épuise, mais le courant devient de plus en plus fort. Deux câbles d'acier se rompent et les rives inondées ne permettent pas de poursuivre le halage. En deux jours, un mille à peine a été parcouru et les indigènes prétendent qu'en amont les eaux sont plus mauvaises encore.

VANGELE se voit forcé de prendre le chemin du retour. En route, il reconnaît la Lobaye et s'engage ensuite dans les eaux noires et sinueuses de la Ngiri. Les rives sont couvertes de forêts marécageuses et plusieurs villages sont sous eau. Le soir, le *Henry Reed* aborde devant un village désert : tous les indigènes ont fui. Un des soldats, chargé de présents, descend à terre pour prendre contact avec eux. Ne trouvant personne, il avise une case et s'y restaure sans façons d'un repas qu'on y avait préparé. Mal lui en prit ! les indigènes qui l'épiaient de loin surgissent en armes et harcèlent l'homme puis le steamer de javelots empoisonnés. L'un d'eux s'enfonce dans la paroi de la cabine avec une telle force qu'on ne parviendra jamais à l'en extraire.

Quelques coups de feu font reculer les assaillants, mais VANGELE qui veut donner une leçon à ces êtres irascibles et aussi se ravitailler pour le lendemain, use d'un stratagème qui réussit à merveille. Il fait jeter l'ancre à vingt-cinq mètres du bord, en face des habitations indigènes. Les feux sont éteints et le plus grand silence est imposé aux hommes.

« Cette manœuvre, écrivait-il, eut un effet considérable : cette masse silencieuse dans la rivière, que le courant n'entraînait pas, les frappa de stupeur. Pendant trois heures, ils m'invoquèrent et, avec des larmes dans la voix, ils me prièrent de revenir à la rive. Je le fis au lever du soleil. Ils m'apportèrent chèvres et moutons et ils avaient une telle confiance dans la puissance du Blanc qu'un orage menaçant de se lever, ils me dirent de souffler dessus pour l'éloigner ».

Le 4 novembre 1886, l'expédition rentre à l'Équateur où VANGELE laisse LIÉNART avec la cargaison. Il descend ensuite à Léopoldville pour rendre compte de la situation et demander au Gouverneur général de mettre d'autres moyens d'action à sa disposition.

* * *

A Bruxelles, le Roi cherche toujours à régler le différend qui oppose le Gouvernement français à l'État Indépendant. Le 3 décembre, il arrête un projet de convention fixant, comme frontière des possessions franco-congolaises, l'Ubangi à partir de son confluent avec le Congo. Dans son cours supérieur, la limite des possessions respectives serait le 17^e ou le 20^e degré de lon-

gitude est, selon que le cours d'eau se dirige vers l'Ouest ou vers l'Est. Avant de soumettre ce projet, le Roi désire connaître les résultats de l'expédition VANGELE. La nouvelle de son échec arrive en février 1887. Mais entre-temps, des renseignements nouveaux sont parvenus à Bruxelles.

Le grand explorateur Guillaume JUNKER, qui a reconnu l'Uele jusqu'à Basanga, rentre en Europe. Il proclame la situation désespérée d'EMIN PACHA et CASATI à Wadelai. Dès son arrivée à Aden, un télégramme de LÉOPOLD II lui avait demandé des indications précises sur la direction de l'Uele en aval de Basanga et la distance présumée entre ce point et Zongo. Dans les premiers jours de février, la réponse est à Bruxelles : c'est une relation détaillée des voyages de l'explorateur dans le Bas-Uele ; une carte y est jointe et JUNKER se déclare convaincu par l'hypothèse d'A.-J. WAUTERS qui fait de l'Uele un affluent de l'Ubangi.

De nouvelles instructions sont immédiatement envoyées en Afrique. VANGELE, qui, entre-temps, a exploré le Lopori à bord du *Henry Reed*, reçoit, au début du mois de mai 1887, ordre de compléter sa reconnaissance de l'Ubangi par tous les moyens possibles.

Deux routes lui sont suggérées : soit remonter l'Ubangi jusqu'à Zongo et de là continuer par terre à la recherche d'un affluent qui serait l'Uele ; soit remonter aussi loin que possible la Mongala, petit affluent de droite du Congo et rejoindre l'Uele par voie terrestre. Mais un obstacle très grave se dresse : tous les steamers sont réquisitionnés pour l'Emin Pacha relief expedition conduite par STANLEY, et VALCKE, qui est à ce moment président du Comité exécutif, écrit à son ami :

« Il nous est difficile de juger d'ici ce que vous pouvez faire avec les moyens dont vous disposez. Pour le moment nous ne pouvons pas vous en fournir d'autres. Aucun bateau ne sera disponible aussi longtemps que Monsieur STANLEY n'aura pas épuisé les 90 jours pendant lesquels ce matériel lui est prêté, c'est-à-dire jusqu'au commencement d'août. Je vous laisse toute latitude d'agir comme vous le jugerez à propos dans l'intérêt de l'État. Le Gouvernement central attache une grande importance à cette affaire ».

Quelques jours après la réception de cette lettre, le 23 mai, VANGELE qui se trouve à l'Équateur, a la joie de serrer la main

de STANLEY en route pour sa célèbre expédition dite « au secours d'EMIN-PACHA ».

STANLEY, qui s'intéresse vivement au problème de l'Uele, s'entretient avec VANGELE des possibilités d'exploration de la rivière. La carte de JUNKER montre que l'Itimbiri, exploré en 1884 par HANSSENS et GRENFELL, n'est séparé de Basanga que par une faible distance. Pourquoi ne pas remonter l'Itimbiri jusqu'aux rapides de Go, point extrême atteint par GRENFELL, et de là, rejoindre Basanga par terre ou par eau ?

Cette voie semble d'autant plus indiquée à STANLEY que l'explorateur croit l'Ubangi perdu pour les Belges. LÉOPOLD II lui-même, prétend-il, est pessimiste à ce sujet. Mais la route du Soudan doit absolument rester ouverte aux Belges : c'est le chemin du Nil, la percée vers la Méditerranée, le « grand rêve » de LÉOPOLD II.

STANLEY croit que 25 hommes suffisent à cette expédition. VANGELE en veut 100. Et il faut un steamer. Tous sont employés par STANLEY et seul le *Henry Reed* qui transporte TIPPO-TIP aux Stanley-Falls doit bientôt rentrer pour être rendu à la mission américaine.

VANGELE n'hésite pas : puisqu'il lui faut un steamer, il en prendra un. En juin 1887, il est à Bangala, guettant le retour du *Henry Reed*. Celui-ci arrive le 29 et VANGELE y fait aussitôt placer dix soldats, malgré les vives protestations du mécanicien écossais JOHN WALKER, chargé de ramener le bateau à la mission.

Le 1^{er} juillet, il quitte Bangala, accompagné de son fidèle LIÉNART, de DHANIS, dont le chef de station a bien voulu se passer pour quelque temps, et de cinquante hommes. Les projets sont ceux-ci : il faut remonter l'Itimbiri jusqu'aux rapides de Go et, une fois là, établir un poste de vingt hommes gardé par DHANIS et continuer par terre jusqu'à Basanga avec LIÉNART et les 30 hommes restants.

Une très grande déception attend les explorateurs : après sept jours de navigation dans l'Itimbiri, ils arrivent à la chute, mais l'endroit est absolument désert et le ravitaillement impossible dans une solitude aussi complète. De plus, la route de Basanga est barrée par une forêt inextricable à travers laquelle il faut se frayer un chemin à la hache. Les vivres manquent complètement, la forêt semble inhabitée et, plutôt que de con-

duire l'expédition à un désastre certain, VANGELE se voit forcé de reprendre le chemin de Bangala.

A peine cet homme infatigable est-il rentré que des instructions nouvelles le renvoient dans l'Ubangi. Un accord est enfin intervenu entre la France et l'État Indépendant. C'est le baron VAN EETVELDE lui-même qui en informe VANGELE dans les termes suivants :

« Cher Capitaine,

» J'ai à vous remercier de la lettre fort intéressante que vous m'avez envoyée le 31 décembre dernier de Léopoldville. Le même courrier nous a apporté votre rapport officiel sur l'exploration de l'Ubangi. Nous avons été enchanté de la manière dont vous avez conduit votre exploration et de l'intelligence avec laquelle vous avez consigné dans votre travail toutes les observations dignes d'intérêt.

» Une nouvelle exploration sera nécessaire dans ces parages, au nord du 4^{me} parallèle. Nous venons de signer avec la France un protocole qui fixe le *thalweg* de l'Oubangi comme limite entre les deux pays.

» Voilà une affaire réglée. La rive gauche de l'affluent nous appartient jusqu'à sa source ; nous gagnerons donc au nord du 4^{me} degré ce que nous perdons au sud de ce parallèle.

» Ne sachant où vous vous trouvez en ce moment — on vous croit avec TIPPO-TIP — nous n'avons pu avec certitude désigner l'agent qui sera chargé de cette exploration. Vous seriez *the right man*, mais vous ne pourriez être à la fois aux Falls et à l'Ubangi.

» Donnez-moi encore souvent de vos bonnes nouvelles et croyez-moi, cher Capitaine

Votre tout dévoué
Edm. VAN EETVELDE ».

Une lettre du gouverneur général JANSSEN suit de près celle de VAN EETVELDE :

« L'État du Congo a le droit d'exercer son action sur le territoire situé entre le 4^{me} degré de latitude nord et la rive gauche de l'Ubangi. J'ai l'intention de vous désigner pour prendre possession de cette contrée au nom de l'État et pour continuer l'exploration de l'Ubangi ».

En août 1887, le capitaine VANGELE est à Léopoldville d'où il se rend à Boma pour organiser sa nouvelle expédition. Son but est triple : prendre possession au nom de l'État Indépendant de la rive gauche du fleuve jusqu'au 4^e parallèle ; conclure des

traités avec les chefs indigènes au nord du 4^e parallèle ; enfin et surtout résoudre définitivement la question Ubangi-Uele.

Fin septembre 1887, VANGELE quitte Léopoldville pour l'Équateur où il doit achever ses préparatifs. Il emmène l'*En Avant* et une grande pirogue trouvée à Upoto au retour de son précédent voyage. Cette pirogue, munie d'une plate-forme à ses deux extrémités, est semblable à celles qu'emploient les pêcheurs des Falls pour relever leurs masses au milieu des rapides. Elle avait servi, en 1886, lors de la prise des Falls par les Arabes, à quelques déserteurs Haoussa qui avaient été finalement capturés et mangés par les indigènes d'Upoto.

Le 26 octobre, VANGELE se met en route, bien décidé à vaincre l'obstacle de Zongo. Trois Européens l'accompagnent : LIÉNART, le capitaine de steamer Christian SCHÖNBERG, et un autre Danois, le mécanicien Hans HANSEN. L'effectif comprend : 12 soldats zanzibarites, 5 haoussas, 2 boys et vingt-deux payeurs indigènes recrutés à l'Équateur. On emporte des vivres, des armes et des marchandises diverses dont 160 mètres de câbles.

Le 21 novembre, VANGELE est à Zongo et prend aussitôt possession du territoire au nom de l'État Indépendant. Un indigène taille les lettres É. I. C. dans le tronc d'un grand arbre, le camp est dressé, les indigènes affluent le long des rives, on débarque les marchandises pendant que les Blancs mesurent la force du courant et le niveau de l'eau. Les rapides sont moins violents que l'année précédente et les eaux sont plus basses.

Le surlendemain, on tente une reconnaissance préliminaire à bord de la grande pirogue. VANGELE et LIÉNART s'embarquent avec 16 payeurs et 11 soldats. Il faut près de deux heures d'efforts tenaces pour franchir les premiers rapides et, pendant quatre jours, l'exploration se poursuit au milieu de difficultés sans nombre. La seule force des payeurs est impuissante à remonter le courant et l'on progresse en halant l'embarcation à l'aide de câbles accrochés à la rive ou en s'agrippant aux branches qui pendent au dessus de l'eau.

Les riverains sont paisibles et accueillants. La pirogue est signalée de loin par des observateurs nichés haut dans les arbres. « C'est le meilleur peuple que j'aie jamais rencontré » écrit VANGELE.

Le 27 novembre 1887, la pirogue arrive devant une deuxième barrière située à 30 km en amont de Zongo. Ce sont les rapides de Bonga. Un mur rocheux barre la rivière, mais un passage semble praticable le long de la rive gauche lorsque les eaux sont hautes. C'est Bonga (ou Bangui) qui, en 1885, arrêta le petit steamer *Peace* commandé par le missionnaire-explorateur britannique Georges GRENFELL.

Le lendemain, VANGELE rentre à Zongo et l'on prépare le passage de l'*En-Avant*. Les roues latérales sont démontées. Un chemin est taillé à la hache dans les bois qui bordent la rive gauche. On hale le petit vapeur au moyen de câbles. On transporte par terre les roues et les approvisionnements. Une fois les chutes franchies, les roues sont remontées, mais, jusqu'à Bonga, la navigation est extrêmement pénible. Le courant est violent et il faut à nouveau recourir aux câbles pour faire lentement progresser le steamer.

Le 2 décembre, on est enfin à Bonga. Les trente kilomètres qui séparent ce point de Zongo ont été franchis à une vitesse horaire de 2 milles, c'est-à-dire moins de quatre kilomètres à l'heure.

A Bonga, quarante hommes halent le vapeur et le rapide est franchi de justesse : il n'y a qu'un mètre vingt de fond et les eaux sont hautes à cette époque. C'est avec un soulagement réel et une fierté légitime que VANGELE voit flotter son bateau sur des eaux encore inexplorées. C'est encore à Bonga que, six semaines plus tard, le Français Albert DOLISIE devra arrêter son steamer *Ballay*.

Et, désormais, il faut avancer coûte que coûte. Les ordres sont formels et Bruxelles attend la réponse : qu'y a-t-il entre Bonga et Basanga ?

Le 3 décembre, de nouveaux rapides — dits rapides de Bely — sont franchis sans grandes difficultés. Mais un courant très violent retarde la navigation et la rivière est encombrée partout de tant d'îles rocheuses qu'une reconnaissance en canot s'avère indispensable.

VANGELE se trouve bientôt devant de nouvelles chutes. Les riverains parlent une langue absolument inconnue. On comprend seulement qu'ils nomment cet endroit Palambo. Le fleuve est barré par trois îles de grandeur décroissante. VANGELE et LIÉ-

NART débarquent dans la plus grande, espérant tirer quelque gibier. Ils se trouvent soudain face à face avec un magnifique éléphant. De quoi nourrir longtemps toute l'expédition. VANGELE tire. L'animal, blessé, fuit dans l'île voisine. Touché une seconde fois, il charge furieusement le capitaine qui veut tirer encore. Mais le fusil s'enraye et KATCHECHE n'a d'autre ressource que de sauter à l'eau dont le courant est tel qu'il manque se noyer.

L'éléphant est enfin abattu. Sa viande nourrira les quarante hommes pendant deux mois. Ses défenses pèsent chacune 21 kilos. C'est en souvenir de cette chasse mémorable que Palambo fut rebaptisé : « Chutes de l'Éléphant ».

Mais, quel que soit leur nom, il reste à les franchir. Le 10 décembre 1887, les roues du steamer sont à nouveau démontées. Le chargement est débarqué, les câbles solidement attachés et, après un effort de plusieurs heures, le vapeur flotte en eau libre, salué par le triple hourrah des hommes d'équipage. « C'est, écrit VANGELE, l'obstacle le plus considérable que j'aie rencontré ».

Deux jours plus tard, de nouveaux rapides sont franchis sans difficultés à Mokwange. A partir de cet endroit, la rivière coule paisiblement. Large de 8 à 900 mètres, elle serpente dans un paysage et KATCHECHE respire enfin : il a fallu vingt jours pour arriver en eau calme, vingt jours d'efforts pour franchir les quarante kilomètres qui séparent Zongo de Mokwange.

Un fait extrêmement important frappe bientôt les Européens : le fleuve s'infléchit de plus en plus vers l'Est. Et leur étonnement est grand lorsque, après s'être dirigés au N.-E. à l'E.-N.-E. et enfin à l'Est, ils voient le 16 décembre, le fleuve prendre la direction E.-S.-E. avec une largeur variant entre 1.000 et 3.000 mètres. VANGELE est enthousiasmé. « Depuis Zongo, écrit-il, le pays de l'Ubangi est le plus beau que j'aie vu en Afrique ».

Des montagnes en pente douce se terminent par des terrasses couvertes de cultures. De loin, des villages aux huttes coniques et partout des indigènes commerçants et pacifiques. La nourriture afflue, les riverains sont très nombreux et VANGELE prend possession de vastes territoires au nom de l'État Indépendant. Le pacte d'amitié avec les chefs se pratique de curieuse façon. Chacun tire le bout opposé d'une corde dans laquelle on a fait deux nœuds. On coupe la corde entre les nœuds et chaque partie conserve sa part en gage d'alliance.

Le 23 décembre 1887, un nouvel obstacle se dresse sur le territoire de Banzy. La rivière, resserrée à cet endroit, se rue littéralement entre deux blocs rocheux. Une première reconnaissance en pirogue démontre que les rives sont impraticables et rendent impossible le halage le long des berges.

L'*En-Avant* est déchargé et lancé à toute vapeur dans le rapide. C'est en vain. Après une heure et demie d'efforts infructueux, il faut chercher une autre solution. KATCHECHE part en canot et jette l'ancre au milieu du rapide. Un câble y est attaché et lancé à l'*En-Avant*. Mais, sous l'effort du vapeur, l'ancre se brise et tout est à recommencer.

VANGELE fait doubler le câble du steamer par une triple épaisseur de corde indigène et répartit vingt hommes sur la berge et sur une roche qui se trouve au milieu de la rivière. Les indigènes, vivement intéressés par ces préparatifs, se sont massés le long des rives, donnent des conseils, indiquent les points dangereux et portent les câbles en pirogues. Les féticheurs se livrent à des incantations propitiatoires. Les indigènes s'attellent au câble et joignent leurs efforts à ceux de l'équipage. Les muscles se gonflent, les pieds s'accrochent au sol, les mains s'agrippent aux câbles qui se tendent, le bateau danse sur les eaux folles, mais passe enfin au milieu des cris d'enthousiasme.

Les indigènes viennent serrer les mains des Blancs et sont largement récompensés par une distribution de perles et de fil de laiton. Mais VANGELE est soucieux. La perte de l'ancre l'empêchera désormais de passer la nuit au milieu du fleuve et il faudra camper à la rive, à portée d'indigènes dont on ne peut présumer les intentions.

Les rapides de Yasoro sont franchis le 28 décembre 1887. Le même jour, l'une des roues du vapeur se fausse en heurtant un roc et c'est un nouveau retard, car les réparations prennent le restant de la journée. KATCHECHE s'impatiente : les eaux du fleuve vont baisser et la navigation deviendra de ce fait plus difficile, à cause des affleurements rocheux.

Le 30 décembre, on découvre un très gros affluent de droite venant du Nord-Est : c'est le Bomu, le Mbomo de JUNKER, appelé Kengo par certains indigènes de la région. Et, quand le vapeur poursuit sa route, ce sont des eaux nouvelles que fend

son étrave : VANGELE entre dans l'Uele, la rivière de SCHWEINFURTH, JUNKER, CASATI. La jonction est enfin faite.

Tout à coup, sortant du Bomu, plusieurs pirogues armées en guerre se dirigent droit sur l'*En-Avant*. Les guerriers brandissant leurs armes sont prêts à attaquer. Quelques coups de fusil tirés en l'air ont vite fait de calmer leur ardeur belliqueuse et ils se dispersent sans avoir combattu.

Il est cependant peu prudent de camper à terre. C'est dans une île déserte, au milieu du fleuve, que les explorateurs passent la nuit du réveillon. Les étoiles du ciel tiennent lieu de lampions. Le vent jouant dans les arbres, le clapotement des eaux, un lointain tam-tam composent une nostalgique symphonie. Roulés dans leurs couvertures, les Blancs songent à leurs parents, à leurs amis fêtant en Europe l'année nouvelle et s'endorment enfin tandis que les sentinelles veillent devant les feux de bois.

Premier janvier 1888 : l'*En-Avant* reprend sa route. Le soleil est ardent ; le capitaine SCHÖNBERG tient lui-même la barre, On longe la rive droite de l'Uele. Tout à coup, une ligne rocheuse barre la rivière. SCHÖNBERG vire de bord... trop tard. Un choc terrible ébranle le vapeur, une voie d'eau s'ouvre à l'avant et la cale commence à se remplir.

Sans perdre un instant, KATCHECHE fait décharger le steamer dans la grande pirogue et charge LIÉNART de la conduire à la rive, distante d'une soixantaine de mètres et grouillant d'une foule très surexcitée.

La voie d'eau à 15 centimètres de large sur un mètre 10 de long. SCHÖNBERG et HANSSSEN la calefument, faute de mieux, avec les planches et des étoffes. Lorsque LIÉNART revient, il annonce qu'il a pratiqué sur le champ l'échange du sang avec le chef de la tribu dont le nom est YAKOMA. VANGELE fait mettre le restant du cargo dans la grande pirogue. LIÉNART doit revenir après déchargement, car la pirogue est indispensable pour dégager le steamer qui s'est calé entre deux rochers. On travaille pendant une demi-heure, très gênés par les pirogues indigènes qui encombrant tout. Dès que l'*En-Avant* est dégagé, VANGELE le fait conduire vers une île du fleuve en face du village et renvoie son adjoint pour surveiller le rembarquement du cargo.

Les soldats transportent les ballots et les étoffes sous l'œil

attentif des riverains qui s'intéressent beaucoup à tout ce mouvement et s'approchent de plus près. Tout à coup, LIÉNART entend crier : « JWELS est tué ». Le temps de se retourner et un autre soldat tombe, transpercé par une lance. Il faut ouvrir le feu. Trois ou quatre indigènes tombent sous les balles, les autres fuient. LIÉNART s'empare d'une pirogue supplémentaire, fait charger le restant des marchandises et rejoint VANGELE qui n'a pas eu le temps d'intervenir. Il suppose que c'est en voyant décharger les marchandises dans la pirogue que les Noirs ont attaqué subitement pour ne pas laisser échapper ces trésors déposés à leur portée.

Le 3 janvier 1888, deux indigènes viennent « palabrer » et disent que les tribus de la rive gauche désirent s'allier aux Blancs par l'échange du sang. VANGELE, dont la confiance n'est que relative, leur ordonne de retourner chez eux.

Les réparations se prolongent. Outre la voie d'eau qui s'est ouverte à l'avant, deux des arceaux des roues ont été déformés et un troisième s'est brisé. Le travail est important. Pourtant, le 5 janvier, tout est pratiquement terminé : il ne reste plus qu'à mettre une aube en place et à charger le bois de chauffage et le chargement qui sont encore à terre.

VANGELE décide de repartir dans l'après-midi. Il donne des ordres pour activer le chargement. Les derniers préparatifs sont près de se terminer quand, vers treize heures, les Européens voient déboucher de l'amont une soixantaine de pirogues montées en guerre et portant au total près de douze-cents guerriers. Au même instant, un guetteur placé au sommet d'un arbre signale l'approche dans les hautes herbes d'une troupe d'hommes couverts par leurs boucliers, qui ont débarqué de l'autre côté de l'île.

VANGELE groupe ses soldats, organise la défense, désigne à chacun son poste, fait pomper l'eau dans les chaudières et allumer les feux. Sur ces entrefaites, la première attaque est lancée par les guerriers venus de l'intérieur. Elle est violente, mais les assaillants doivent se retirer en laissant six des leurs sur le terrain. Nouvel assaut lancé par les indigènes venant de l'amont. Une pluie de sagaies et de flèches s'abat sur le camp et ce n'est qu'à grand peine qu'on parvient à repousser les assaillants. Des attaques moins impétueuses surprennent successivement

les Blancs de deux autres côtés. La fusillade fait rage, les sa-gaies jaillissent de partout, les balles sifflent, mais les guer-riers se retirent enfin. Toutes les pirogues se rassemblent en amont et un roulement de tambour donne le signal de l'assaut général. VANGELE rembarque tout son monde et laisse le champ aux adversaires.

« Ce combat, écrira-t-il plus tard, est un des plus acharnés que j'aie eu à soutenir en Afrique. Généralement les indigènes se sauvent aux premiers coups de feu, surtout quand ils voient les leurs tomber. Ici, rien de pareil. Avec une audace inouïe les Yakoma s'approchaient de nos fusils jusqu'à quinze mètres puis nous jetaient leurs lances. Si une de leurs attaques était parvenue à faire une percée, nous étions perdus, car, immédiatement, tous les audacieux de la deuxième ligne auraient fait irruption. Leurs quatre attaques enveloppantes ont été successives au lieu d'être simultanées, c'est ce qui nous a permis de les repousser. Un fait digne de remarque : pendant ce combat qui dura près de trois heures, les Yakoma n'ont poussé aucun cri. Leur silence et leur froide résolution avaient quelque chose de terrifiant. La conduite de mes soldats a été au dessus de tout éloge ; au contraire, les 20 indigènes recrutés à l'Équateur se sont réfugiés dès le début de l'action dans la pirogue en criant : « Nous sommes finis ».

Au départ du steamer, les indigènes envoient encore quelques flèches, brandissant leurs lances et leurs boucliers en poussant des clameurs.

* * *

Cependant, le but de l'expédition est atteint : aucun doute ne peut subsister quant à l'identification de l'Ubangi avec l'Uelé ; 70 kilomètres à peine séparent Yakoma de Basanga.

A petite vapeur, pendant toute la nuit, l'*En-Avant* redescend avec prudence, par crainte des rochers et des bancs de sable. Ce n'est qu'à quatre heures du matin qu'on peut s'arrêter enfin, lorsque la région hostile est dépassée.

Le voyage de retour est extrêmement pénible. Les eaux sont basses et le fleuve a complètement changé d'aspect : certains rapides ont disparu, d'autres ont surgi, les roches émergent de toutes parts, le steamer doit se faufiler entre elles et l'on ne donne de vapeur que juste assez pour pouvoir barrer, laissant au courant le soin de faire le reste.

Le 15 janvier 1888, KATCHECHE en est réduit à faire passer l'*En-Avant* entre deux roches par un pied d'eau. Mais le steamer forme lui-même barrage entre les blocs de pierre, l'eau monte... et on passe. Le 16, il faut cinq heures pour franchir une autre chute. Le 17, VANGELE et SCHÖNBERG partent en reconnaissance dans la pirogue, à la recherche d'un courant uniforme qu'ils avaient remarqué à l'aller au centre du fleuve. Ils se dirigent sur ce point... et sont pris dans une nouvelle chute.

L'embarcation tombe d'un mètre de haut sur une pointe rocheuse ; mais elle résiste. Le 21 janvier, on traîne littéralement le vapeur pendant 200 mètres sur les rochers. Enfin, après avoir rencontré les pires difficultés, l'expédition retrouve le fleuve et rentre à l'Équateur.

Le 13 février, VANGELE est à Léopoldville. Les traités qu'il a conclus en cours de route donnent à l'État Indépendant l'ensemble des territoires compris entre le 4^e parallèle et la rive gauche de l'Ubangi-Uele. Tout le long de la rive gauche, le drapeau étoilé de l'É. I. C. flotte dans les villages importants. Enfin et surtout, un problème capital est résolu : l'Ubangi et l'Uele forment un seul et même cours d'eau.

Un câblogramme annonçant la réussite de l'expédition atteint Bruxelles le 15 mars et, un mois plus tard, le Gouvernement central est en possession de la relation détaillée du voyage du capitaine.

8. — Nouvelle mission aux Falls.

Mais déjà, l'infatigable KATCHECHE est de nouveau en route vers le Haut. Cette fois, ce ne sont pas les eaux tumultueuses d'un fleuve qu'il lui faut vaincre, mais la ruse et la fourberie des esclavagistes arabes.

Depuis 1885, des événements d'une importance extrême s'étaient déroulés dans la région des Stanley-Falls. En août 1886, TIPPO-TIP est reparti vers Zanzibar. La station des Falls est tenue par deux Européens : DEANE, ancien officier de l'armée des Indes et le jeune lieutenant belge Jules DUBOIS. Le 23 août, les Arabes attaquent sous un prétexte futile et, après cinq

jours de combats acharnés, la station tombe en leurs mains. DUBOIS, en fuyant, se noie dans le fleuve. DEANE, épuisé, est recueilli un mois plus tard par COQUILHAT, près de Yamgambi. La plupart des soldats ont déserté. C'est un désastre. Quant aux Arabes, aucun frein ne pourra être mis, pendant longtemps, à leurs funestes manigances et à leurs inhumains trafics.

En février 1887, STANLEY, préparant son Emin-Pacha Relief Expedition, est à Zanzibar. Il y rencontre son vieil « ami » TIPPO-TIP, qui achète en ce moment quantité d'armes et de munitions destinées aux entreprises que l'on sait.

La puissance arabe se renforce chaque jour. Les incursions se font de plus en plus profondes et la saignée esclavagiste de plus en plus large : c'est tout l'Est de l'État Indépendant qui est mis en péril. Comme il n'est pas encore possible d'intervenir par les armes il faut, de toute urgence, frapper un grand coup politique.

Le 23 février 1887, une entrevue restée célèbre, a lieu à Zanzibar. Un contrat est signé :

« M^r Henry Morton STANLEY, agissant pour le compte de S. M. le Roi des Belges, souverain de l'État Indépendant du Congo, nomme AHMED-BEN-MOHAMED (TIPPO-TIP) en qualité de *vali* (gouverneur) dans le district des Stanley-Falls avec un traitement de 30 livres sterling par mois, aux conditions ci-après...

» Ces conditions comportent l'interdiction de l'esclavagisme, le respect de l'autorité de l'État sur le fleuve et enfin, TIPPO-TIP recevra un résident représentant l'État Indépendant du Congo et se servira de son intermédiaire pour toutes les communications qu'il aurait à faire à l'Administration générale ».

Le puissant métis arabe accepte. Dès le début de l'année suivante, Liévin VAN DE VELDE, le frère de celui que VANGELE a hébergé six ans auparavant à Lutete, organise à Léopoldville l'expédition chargée de reprendre possession des Stanley-Falls au nom de l'État Indépendant. Le lieutenant Louis HANEUSE, chargé de représenter l'État Indépendant auprès de TIPPO-TIP, vient de quitter l'Europe. La mission de Liévin VAN DE VELDE consiste à tout préparer pour son arrivée ; mais, terrassé par les fièvres, il succombe à Léopoldville le 7 février 1888.

L'expédition ne peut être retardée pour autant, car le steamer *Stanley*, mis à la disposition de VAN DE VELDE, n'est dis-

ponible que pour un temps limité et un remplaçant doit être trouvé de toute urgence.

VANGELE, revenu de l'Ubangi six jours à peine après la mort de VAN DE VELDE, accepte aussitôt de prendre sa succession. La mission est délicate et un repos lui eût été nécessaire ; mais KATCHECHE connaît les Falls et s'entend comme pas un à organiser une expédition.

La mise sur pied de l'expédition VAN DE VELDE a été faite en dépit du bon sens, tant au point de vue de l'organisation et du matériel que de la répartition du commandement. VANGELE passe deux mois à tout remettre en ordre et se fait donner la pleine responsabilité des opérations et le commandement intégral de celles-ci.

Le 26 avril 1888, il part de Léopoldville avec les lieutenants Omer BODSON et Edouard HINCK qui lui sont adjoints. En mai, l'expédition passe à l'Équateur, puis à Bangala et Upoto. Début juin, VANGELE et ses hommes sont dans l'Aruwimi. Les Arabes ont créé une voie terrestre reliant les Falls à Yambuya sur la rive gauche et toute la population noire a émigré de l'autre côté de la rivière.

Dans le Lomami, TIPPO-TIP a établi un camp d'où ses bandes esclavagistes rayonnent.

Le 6 juin, à Yambuya, VANGELE rencontre le nouveau *vali* du territoire des Falls ; TIPPO-TIP est plus courtois que jamais, KATCHECHE se plaint des pillages et des incendies qui marquent la route des Arabes. TIPPO-TIP, presque obséquieux, lui répond le plus tranquillement du monde que ses hommes ne se battent que quand ils sont attaqués par les indigènes.

« Reprendre les Falls, à quoi bon ?, écrit VANGELE. Nous sommes débordés par l'Aruwimi, par le Lomami, bientôt par l'Itimbiri, le Lopori, peut-être par l'Ubangi. Et il ajoute avec une certaine rancœur : La puissance arabe s'établit sous le pavillon de l'État ».

Il envoie des rapports, dresse des cartes, fait des plans. Il faut, à son avis, élever quelques places fortes aux points névralgiques de la région : une à Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi, car Bangala se trouve trop loin des Falls ; une autre située à la limite de navigabilité du Sankuru sera dirigée contre Kasongo et Nyangwe. Car si le Maniema reste un « fief » des Arabes, la position des Falls est sapée du même coup.

Auprès de TIPPO-TIP, VANGELE rencontre le major anglais BARTTELOT, le second de Stanley. TIPPO doit lui fournir 600 porteurs qui transporteront l'ivoire d'EMIN-PACHA (il y en a 75 tonnes !). Mais l'Arabe temporise, tergiverse, remet de jour en jour sa décision. BARTTELOT fulmine, s'emporte et se fait détester par ses propres adjoints.

Le 10 juin 1888, l'expédition de VANGELE reprend sa route. Le long du fleuve, la puissance arabe est fortement établie : dans chaque village un représentant de TIPPO-TIP enregistre les plaintes, rédige des rapports et... perçoit les impôts.

Le 15 juin, VANGELE est aux Stanley-Falls et prend immédiatement les mesures nécessaires à l'installation du nouveau poste. La station qui avait été primitivement construite dans une île du fleuve, est déplacée et un terrain est choisi à cet effet le long de la rive droite, un peu en aval du premier emplacement. Les plans sont dressés, on entame les travaux préliminaires et, en attendant l'arrivée du capitaine HANEUSE, KATCHECHE laisse la station aux mains de ses deux adjoints et reprend le chemin du Stanley-Pool.

Une fois de plus, il a mené à bien la mission qui lui était confiée. Les Arabes n'ont pas fait montre d'hostilité, les indigènes ont ouvertement marqué leur joie en voyant les Européens s'établir parmi eux, le poste est en construction... tout va donc pour le mieux de ce côté.

A Yambuya, VANGELE assiste à une entrevue entre TIPPO-TIP et BARTTELOT. La scène est pénible : le Britannique, de plus en plus furieux de se voir lanterner, est arrogant, brutal, et s'emporte plusieurs fois ; l'Arabe, lui, cligne nerveusement de l'œil, mais reste d'une correction parfaite.

Le 12 juillet, le capitaine VANGELE rentre à Léopoldville. Quelques jours plus tard, le major BARTTELOT est assassiné à Banalia.

9. — Encore l'Ubangi.

Retour. Une fois de plus c'est le long voyage vers la Belgique, c'est le repos si mérité après tant d'efforts.

Comme toujours, les amis, les proches attendent impatiem-

ment celui qui, déjà, est un « grand Africain ». Sa première visite est, cette fois encore, pour LÉOPOLD II. Puis ce sont des banquets, des fêtes, des réceptions ; enfin et surtout, le repos.

Car une nouvelle et difficile mission l'attend en Atrique. Le 6 février 1889, le capitaine VANGELE, inspecteur d'Etat, commissaire de District de première classe, s'embarque à Lisbonne pour occuper et organiser les régions qu'il a découvertes au cours des deux années précédentes.

Deux mois sont employés aux préparatifs du départ et, le 21 mai, c'est toute une flottille qui part de Léopoldville : le vaillant *A. I. A.*, l'*En-Avant* entraînant une allège et le *Stanley* qui transporte le matériel et le ravitaillement jusqu'à Zongo, choisi comme base des opérations. En outre, KATCHECHE emporte la grande pirogue trouvée à Upoto en 1887 et qui lui fut d'une si grande utilité au cours de son précédent voyage.

Le personnel blanc comprend le capitaine VANGELE, commandant de l'expédition, Georges LE MARINEL, commissaire de district, commandant en second, le lieutenant Léon HANOLET, le sergent BUSINE, le lieutenant pontonnier Edouard DE RECHTER promu capitaine de steamer, les mécaniciens scandinaves Gustaf GUSTAFFSON et Niels CHRISTENSEN, et un Maltais dont la connaissance approfondie de l'arabe pourra être très utile. L'expédition devait être complétée par un naturaliste nommé MEUNIER ; mais il fit demi-tour avant d'avoir atteint Léopoldville.

Quatre-vingt-dix Africains constituent « l'effectif ». Ce sont des Zanzibarites, des Haoussa, des Bangala et un *boy* de Sierra-Leone qui répond au nom de Daniel MOZÈS.

Le 23 juin, VANGELE crée le poste de Zongo. HANOLET et BUSINE sont chargés de construire les bâtiments et quelques Noirs leur sont laissés à cet effet. Le *Stanley*, déchargé, reprend le chemin du Pool et KATCHECHE s'apprête à poursuivre sa route vers l'Uele.

L'entreprise s'avère difficile : car, cette fois, il faut halier deux vapeurs au lieu d'un seul et les machines, malmenées depuis leur premier mille en eaux congolaises, soumises constamment à des efforts trop puissants pour elles, devront à tout moment être réparées, revisées et réglées, le plus souvent par des moyens de fortune. Huit jours sont perdus dès le début à Zongo pour

remettre en état l'*En-Avant* et ce n'est que dans les premiers jours du mois de mai que le passage du rapide peut être tenté.

Celui-ci s'effectue sans trop de difficultés. Mais l'*En-Avant* doit subir de nouvelles réparations, ce qui provoque un retard de deux jours. Le 8 et le 9 juillet 1889 sont employés à franchir les rapides de Bonga puis, pendant trois jours, on est bloqué par des avaries de l'*A. I. A.*

Ce dernier à peine réparé, l'*En-Avant* heurte un rocher le 12 juillet. La cale s'emplit d'eau et les rives sont inabordables. On sort de justesse en faisant pousser la vapeur au maximum. Au cours des réparations, on s'aperçoit que toute la partie avant du steamer est complètement pourrie.

Le 16 le travail terminé, la petite flottille franchit les rapides de l'Éléphant. L'*En-Avant* est en tête, ayant à son bord VANGELE, LE MARINEL et CHRISTENSEN. L'*A. I. A.* suit de près avec DE RECHTER et GUSTAFFSON.

Tout à coup, c'est la catastrophe : le barreur de l'*A. I. A.* se trompe de direction, le vapeur pris de flanc avec une pression trop faible est entraîné par le courant vers les rapides et se jette contre un rocher.

VANGELE envoie immédiatement à son secours l'allège montée par trois Noirs et va échouer son bateau sur un banc de sable situé en amont. Les remous sont tels que l'allège doit rejoindre l'*En-Avant* sans avoir pu atteindre le vapeur en détresse. VANGELE y prend place et, après bien des efforts, il parvient quand même à rejoindre l'*A. I. A.*

Celui-ci se trouve dans une situation extrêmement critique : l'eau pénètre par tribord, le bateau s'incline de plus en plus et risque de sauter, car le foyer n'est pas éteint. Devant le danger imminent, VANGELE fait couvrir les feux et transporter les cartouches et quelques colis pour alléger le steamer. Celui-ci se redresse brusquement et, pris d'un mouvement bâbord-tribord, pilonne littéralement l'allège. VANGELE ordonne aux trois Blancs d'y sauter, mais à peine deux d'entre eux ont-ils quitté le vapeur que les embarcations, entraînées par le courant, sont lancées contre des rocs situés à 30 mètres en aval et cette fois le contre-choc de l'*A. I. A.* fait sombrer l'allège dont l'arrière seul émerge des eaux.

DE RECHTER, qui se trouvait sur l'allège à ce moment, par-

vient à regagner le steamer. VANGELE, projeté dans la rivière, saisit un câble et parvient lui aussi à se hisser sur l'*A. I. A.* Les trois Noirs de l'allège s'accrochent à la cage à poules, GUSTAFFSON s'en saisit lui aussi, puis l'abandonne pour un matelas. Une pirogue indigène ira le recueillir évanoui, à près de quatre kilomètres en aval. Quant aux Noirs, ils se noient tous les trois. Pendant que GUSTAFFSON aveugle les voies d'eau, VANGELE regagne la rive, couché de tout son long dans une étroite pirogue qu'un riverain flegmatique fait danser au milieu des tourbillons.

Après avoir récompensé ce brave, KATCHECHE fait chercher la grande pirogue qui, devançant les vapeurs, est allée établir un camp à Mokwange. Le lendemain 17 juillet 1889, on commence à dégager l'*A. I. A.* L'hélice, prise entre le roc et l'allège, doit être cisailée. Le gouvernail est enlevé et, à l'aide de câbles, le steamer, déchargé, est tiré à la rive.

Six jours de travail incessant doivent être consacrés aux réparations. Malheureusement, huit caisses de cartouches et toutes les conserves de l'expédition ont été perdues dans l'accident et cela est irréparable.

A Mokwange, le 23 juillet, VANGELE établit un poste. La perte de l'allège le force à se débarrasser d'une partie de ses hommes et de ses marchandises. Sept Noirs sont laissés à la station sous le commandement du fidèle Zanzibarite OSMANI. Celui-ci doit garder le contact avec Zongo, faire l'échange de sang avec les chefs voisins et construire des baraquements.

La navigation reprend, plus difficile encore du fait que DE RECHTER, gravement blessé dans l'accident, est incapable de tout service. VANGELE doit s'occuper alternativement de la marche de chacun des steamers.

A Banzy, le passage est impossible. Trop de temps a été perdu, la saison est avancée, les eaux ont gonflé considérablement et la force du courant est telle que les bateaux ne peuvent approcher à moins de 500 mètres du goulot. Par acquit de conscience, VANGELE fait deux tentatives, mais il doit y renoncer.

Peu après, « le Maltais » s'en va... « à l'anglaise » ! Lors du naufrage de l'*A. I. A.*, il avait présenté sa démission à VANGELE ; mais le lendemain il vint lui faire des excuses et resta membre de l'expédition. Après l'échec de Banzy, il vint une nouvelle

fois présenter une démission que VANGELE refusa sans plus de façons. Furieux, « le Maltais » vend une partie de ses effets, s'achète une petite pirogue et déserte après avoir déclaré aux Zanzibarites : « Dans six mois, je reviendrai comme chef acheter de l'ivoire, je sais maintenant où il est ! » VANGELE est au fond très satisfait de ce départ. Quant au déserteur, il passe à Mokwange, mais disparaît avant d'atteindre Zongo, noyé sans doute dans les rapides. Jamais plus on n'aura de ses nouvelles.

VANGELE fonde à Banzy une troisième station, puis il redescend à Zongo avec la pirogue et l'*En-Avant* chargés d'ivoire, laissant à LE MARINEL et DE RECHTER le soin d'édifier le nouveau poste. DE RECHTER devra en outre franchir les rapides avec l'*A. I. A.*, dès que les eaux auront suffisamment baissé pour en permettre le passage.

Le 23 août 1889, VANGELE est à Mokwange. OSMANI a parfaitement rempli sa mission : la station est établie, les magasins sont prêts et l'officier peut faire décharger plus d'une tonne d'ivoire acquise à Banzy en échange de 1.200 colliers, 72 mouchoirs, 43 fils de laiton, une assiette, un fez et quinze sonnettes. Poursuivant sa route en pirogue, il est rejoint après deux jours par LE MARINEL qui, malade, descend vers Léopoldville. Sa convalescence durera quatre mois.

A Zongo, KATCHECHE donne la chasse à six pirogues indigènes chargées d'esclaves destinés à être échangés contre de l'ivoire. Deux pirogues sont capturées et on ne les relâche que contre la libération de ces malheureux. HANOLET a dû souvent intervenir dans des circonstances analogues.

De l'autre côté de la rivière, se trouve un petit poste français établi là sans autre but que de surveiller ce qui se passe chez les Belges. Une simple baraque abrite un Blanc, quatre Sénégalais et 10.000 cartouches. Cinq mois plus tard, attaqués par les Boudjos, le Français et ses quatre soldats poursuivront leurs assaillants en forêt et se feront massacrer jusqu'au dernier. Après trois semaines, d'autres viendront les remplacer. Au mois de septembre, VANGELE est rentré à Banzi avec BUSINE qu'il nomme chef de la nouvelle station. DE RECHTER, resté seul commandant depuis le départ de LE MARINEL, s'est fort bien acquitté de sa tâche : sur le terrain que VANGELE a choisi un mois auparavant s'élèvent aujourd'hui une maison en pisé, un magasin, les habi-

tations des Noirs, une étable à chèvres et un poulailler. Mais, fin septembre, une crue subite de l'Ubangi inonde tout. Il faut choisir un nouvel endroit, bientôt menacé lui aussi par les eaux. Finalement, VANGELE établit Banzyville sur l'éperon rocheux qui provoque l'étranglement de la rivière à cet endroit. On récupère les matériaux employés par DE RECHTER. VANGELE fait sauter quelques rocs pour permettre l'accostage des steamers, des relations cordiales sont établies avec les riverains et la construction commence.

Il faut remarquer que le nom de Banzy donné à cet endroit en décembre 1887 le fut à la suite d'une erreur de compréhension et ne correspond en rien à la réalité. KATCHECHE qui ne parlait pas le dialecte indigène de l'endroit avait cru comprendre que Banzy était le nom de la tribu riveraine et l'avait communiqué à la Société de Géographie à Bruxelles. De même, il donna ce nom à la station en souvenir du bon accueil qui lui avait été réservé lors de son arrivée. En réalité, l'endroit est occupé par une tribu nommée Sango. Plus tard on proposera de changer Banzyville en Vangeleville ; mais KATCHECHE insistera pour que ce changement ne soit pas fait de son vivant. Et la station garda le nom de Banzy...

L'expédition y séjourne jusqu'en 1890. La région est occupée et organisée, l'allège qui a sombré à Palambi est renflouée, les deux steamers sont remis en état.

Entre-temps, Georges LE MARINEL qui s'est rétabli à Léopoldville a rejoint ses compagnons. La décrue de l'Ubangi empêche les Européens de repartir ; les bancs de sable et les rochers affleurent partout et il faut attendre le début du mois de mai pour que, les eaux ayant monté, on puisse enfin s'embarquer. A bord des deux steamers et de quatre pirogues, VANGELE emmène LE MARINEL, DE RECHTER, GUSTAFFSON, CHRISTENSEN, les soldats et trente indigènes de Sango.

Après avoir surmonté quelques difficultés aux rapides de Yassoro, l'expédition arrive à l'embouchure de la rivière Kotto sur les rives de laquelle habite le puissant GANDA, prince de Sak-kara. VANGELE, malgré l'avis défavorable des riverains, va saluer GANDA et fait avec lui l'échange du sang après des cadeaux réciproques et un cérémonial compliqué.

La navigation reprend en direction de Yakoma. VANGELE

est impatient de connaître l'accueil que vont lui réserver ses terribles adversaires de 1888. A sa grande surprise, il s'aperçoit que la rive droite qui, l'année précédente, était couverte par leurs villages sur une longueur de plusieurs kilomètres, a été désertée et que plusieurs établissements s'élèvent aujourd'hui sur la rive opposée.

Comme Banzy, Yakoma est un mot mal compris et qui n'a rien à voir avec les riverains. Ceux-ci appartiennent à la tribu des Gbodo et font à l'expédition un accueil pacifique. KATCHECHE finit même par signer un traité après avoir fait l'échange du sang avec DAYO, son ennemi le plus acharné de 1888. Plusieurs Blancs, à son exemple, « font frères » avec des chefs Gbodo. Et l'on apprend que la fureur des indigènes était due, l'année précédente, à une confusion entre l'expédition belge et des pillards soudanais qui, vers 1883, étaient venus razzier leurs stocks d'ivoire. DAYO montre à l'appui de ses dires plusieurs fusils à capsule pris à l'ennemi. Les Gbodo ayant refusé de se soumettre à l'autorité d'un voisin puissant nommé BANGASSU, celui-ci leur a fait une guerre impitoyable et les a chassés sur la rive gauche de l'Ubangi.

Les Belges dressent leur camp sur la rive opposée, à l'embouchure du Bomu ; les indigènes leur apportent des vivres et de l'ivoire. Celui-ci s'entasse bientôt en telles quantités que VANGELE charge son adjoint de le transporter à Banzy. Pendant l'absence de LE MARINEL, VANGELE délègue des émissaires à BANGASSU pour l'engager à conclure un pacte d'amitié avec lui. La réponse est favorable.

« Huit jours plus tard, écrit KATCHECHE, un bruit de tambours et de trompes d'ivoire m'annonce l'arrivée d'une troupe de guerriers. Elle débouche bientôt : c'est une longue file de Sakkaras portant des pointes d'ivoire (deux hommes par pointe). En tête marchent BANGASSU et son frère LENGU, précédés d'une musique composée de six fûtistes, un tambour et six sonneurs de trompes (quelques-unes de celles-ci imitant parfaitement le rugissement du lion). L'ensemble présente un superbe tableau.

» La musique se range tout en continuant à jouer. BANGASSU et son frère président au dépôt de l'ivoire, veillant à ce que les pointes soient placées en ordre. L'opération terminée, BANGASSU me dit simplement : « C'est pour toi ». Il y en avait plus d'une tonne.

» Les deux chefs étaient habillés d'une chemise blanche, d'un pan-

talon en guinée de coupe turque, d'un veston rouge et d'un fez. LENGU fit immédiatement acte de vasselage en essuyant avec des feuilles d'arbres fraîches la sueur qui ruisselait du front de BANGASSU. Quand BANGASSU boit ou fume, tous les chefs puis le peuple battent des mains et la musique joue ; quand BANGASSU étérnue, tout le monde applaudit ».

Pendant huit jours, les hommes de BANGASSU construisent à une heure de Yakoma un camp digne de leur monarque et qui, terminé, ne comprend pas moins de 800 huttes. Pendant ce temps, le grand chef et VANGELE ont quotidiennement de longues entrevues au cours desquelles BANGASSU se fait expliquer l'organisation de l'État Indépendant. Après quinze jours de pourparlers, il se décide à mettre son territoire sous la protection du Souverain du Congo et le pacte d'amitié est signé.

BANGASSU est fort heureux de s'allier aux Blancs car, à cinq jours de marche de sa résidence sur le Bomu, se trouve le camp du chef Zande RAFFAI qui dispose de 300 fusils. BANGASSU qui n'en possède que 40, dont 13 en mauvais état, fait promettre à VANGELE de le soutenir en cas d'attaque et de payer tout l'ivoire ultérieurement en fusils, poudre et balles. KATCHECHE doit en référer au Gouvernement central, mais ce n'est qu'une question de formalités, car RAFFAI semble sympathiser avec les mahdistes et nul n'ignore de quel œil le Roi-Souverain regarde à cette époque vers le Soudan.

Ce traité assure d'autre part à l'État Indépendant la possession du territoire compris entre la Votto et le Bomu, et une grande partie du bassin de ce dernier allant jusqu'au 6^e degré de latitude Nord.

Le 23 juin 1890, VANGELE prend congé de BANGASSU et lève le camp. La rivière, large de 1.500 à 2.000 mètres, est superbe à cet endroit. Les steamers, constamment entourés par des centaines de pirogues, s'élancent dans un bouillonnement d'écume. Les eaux ont monté et la navigation s'annonce facile. Cependant, après quatre jours, il faut s'arrêter : l'Uele est barré par des rapides absolument infranchissables par des steamers. VANGELE laisse les bateaux à la garde de DE RECHTER et part en pirogue avec LE MARINEL et quelques soldats. A Makwonga, de nouvelles chutes tombant de quatre mètres de haut, les rives impraticables et la mauvaise volonté des indigènes contraignent les

Blancs à rebrousser chemin. Ils rejoignent DE RECHTER et restent à Yakoma.

KATCHECHE se rend alors dans le Bili puis le Bomu ; mais chaque fois des chutes l'empêchent d'avancer. Il baptise celle du Bomu : cataractes HANSSENS, en souvenir du vieux compagnon de 1884 qu'il accompagna dans sa première reconnaissance de l'Ubangi et dont il gardera toujours un souvenir ému.

Le 26 juillet 1890, les Européens reçoivent à Yakoma une nouvelle visite de BANGASSU qui les serre dans ses bras et leur apporte dix pointes d'ivoire, un chimpanzé femelle, un fourmilier, des chèvres, des poules, du miel et bien d'autres choses encore. Il vient de faire étrangler une de ses femmes et le fils d'un de ses vassaux, coupables d'adultère. La femme a été enterrée, l'homme dévoré jusqu'aux os.

VANGELE fait part à BANGASSU de son désir d'aller le voir chez lui. Très flatté, le grand chef indique la route à suivre et donne des ordres pour que tout leur soit facilité. Ce n'est qu'à partir de ce moment que VANGELE et LE MARINEL se rendent compte de la puissance réelle de BANGASSU. Une grande pirogue les conduit jusqu'à la chute de Fui. De là, ils se rendent par terre jusqu'au village de Wango où les attend une autre pirogue. Pour faciliter leur marche, les gens du chef ont tracé en deux jours une route large de quatre mètres : les herbes ont été coupées, des arbres abattus forment pont sur les ruisseaux, des pirogues attendent le long de rivières et, partout, le seul nom de BANGASSU fait affluer les vivres, les porteurs et tout ce dont on a besoin. « Une vraie promenade » écrit KATCHECHE dans son carnet de route.

A Monolungu, VANGELE rejoint BANGASSU qui continue par terre, tandis que les Blancs s'embarquent dans une grande pirogue. Vingt-quatre pagayeurs athlétiques rythment leurs efforts aux battements de deux tambours. Le voyage prend trois jours. Dans chaque village, des plats ont été spécialement préparés pour les voyageurs. Le deuxième jour, il faut franchir des rapides, et, pendant quatre heures, les pagayeurs déploient des prodiges d'habileté.

« Ce fut une lutte formidable, écrit VANGELE, dix indigènes étaient armés de longues perches, deux battaient constamment le tambour. Les autres pagayaient ou sautaient sur un roc dans l'eau écumante

pour alléger ou pousser l'embarcation. Une seule fois nous avons embarqué de l'eau. Toutes ces manœuvres étaient exécutées avec un ensemble remarquable et d'autant plus surprenant qu'il n'y avait pas de chef. Tous criaient, et le bruit constant des deux tambours s'ajoutait au bruit infernal de l'eau mugissante ».

Après un troisième jour de navigation en eau calme, le campement est établi à l'embouchure de la rivière Bali le long de laquelle habite LENGU, frère du grand chef. C'est là qu'il faut attendre BANGASSU. Celui-ci débouche bientôt au coude de la rivière, monté dans une énorme pirogue où VANGELE dénombre 77 passagers à l'avant, 14 pagayeurs, puis 30 femmes du chef. BANGASSU est au centre avec douze soldats armés de fusils. Seize pagayeurs Sakkara et quelques musiciens se tiennent à l'arrière. Tous chantent et le chef vêtu de rouge se tient majestueusement debout au centre.

D'autres pirogues lui font cortège. Les Européens montent dans le « vaisseau royal » et, après cinq heures de navigation, la flottille arrive à la résidence de BANGASSU.

« ...Le drapeau bleu étoilé flotte en haut d'un grand mât, la musique joue, le peuple acclame, la pirogue royale s'arrête, toutes les autres, dans une course folle, défilent deux fois devant elle, et nous débarquons. Au débarcadère ne sont élevées que quelques maisons. La ville est construite à 300 mètres en arrière. Une belle route nous y conduit. Le Roi, précédé de sa garde, marche en tête suivi par un petit escadron bien vivant : ce sont ses filles ; elles doivent rester célibataires parce qu'aucun prince n'est assez grand pour aspirer à leur main. Mais le célibat ne pèse pas à ces demoiselles car, par un étrange renversement de nos mœurs, le « roi » leur laisse une liberté complète, ce dont elles profitent très largement comme j'ai eu l'occasion de m'en assurer ».

Derrière BANGASSU marchent VANGELE et LE MARINEL, puis leurs soldats, les guerriers Sakkara et l'énorme troupe de la population enthousiaste. Manifestement, BANGASSU veut éblouir les Européens par l'étalage de son faste. Le cortège débouche sur une immense place rectangulaire le long de laquelle sont alignés 2.000 guerriers en armes. Au centre de la place, face à la demeure du grand chef, trente soldats tirent des salves. Habillés à la soudanaise, ils ont l'air fiers et intelligents : ce sont des Azandés appelés Niam-Niam par les Soudanais.

Le cortège s'arrête devant l'habitation de BANGASSU qui contient le harem où nul ne peut pénétrer, sous peine de mort. On apporte des sièges, et, après une demi-heure de salutations et d'amabilités, VANGELE, très fatigué, demande à se retirer. On a réservé aux Blancs trois maisons spacieuses et confortables entourées d'une palissade. C'est là que, le soir, le chef leur rend visite, très simplement, accompagné seulement d'une épouse, d'un esclave et de deux gardes de corps. On discute longuement, en fumant des pipes et en buvant une excellente bière de sorgho. VANGELE décide d'installer chez le chef un poste de cinq hommes. En retour, BANGASSU fera don à VANGELE de cinq esclaves qui seront libérés aussitôt. D'autre part, il est convenu que tout l'ivoire de BANGASSU sera vendu à VANGELE en échange de fusils, de poudre, etc.

Les esclaves libérés par VANGELE furent immédiatement engagés au service de l'État Indépendant, ce qui leur évita de retomber dans leur condition première après le départ des Blancs. D'autre part, le chef de l'expédition compense ainsi l'insuffisance du contingent qui lui est accordé par l'administration centrale, toujours aux prises avec d'énormes difficultés de recrutement, de rapatriement, etc. VANGELE emploie ces nouvelles recrues pour le service des stations, la garde des steamers, etc. C'est ainsi que, fin 1891, cent cinquante hommes ayant reçu une formation militaire seront groupés dans la seule station de Yakoma.

Après la réception cordiale de BANGASSU (...et de ses filles), les Européens reprennent le chemin de l'Uele, et rentrent à Yakoma nantis du prestige considérable que leur confère l'alliance avec le grand chef Sakkara. Une double barrière est dressée entre les Blancs et les Mahdistes : d'une part, BANGASSU et ses hommes et, d'autre part, les guerriers Fbodo. En effet, une station nouvelle, confiée à DE RECHTER, est définitivement installée à Yakoma et bénéficiera, en cas d'attaque, de l'appui des indigènes, ce qui rassure fort VANGELE qui a éprouvé leur valeur guerrière. Le 15, Le MARINEL et VANGELE sont rentrés à Banzy.

KATCHECHE retourne ensuite vers l'Uele et atteint Yakoma le 10 novembre 1890. Il y reçoit, par l'intermédiaire de BANGASSU une lettre envoyée par un Belge, le lieutenant Jules MILZ,

chef de station au village de Djabir. Ce poste, actuellement appelé Bondo, avait été fondé cinq mois plus tôt par le commandant Léon ROGET. Parti de Basoko en avril avec le lieutenant MILZ et le sous-officier Joseph DUVIVIER, il a descendu le Congo en pirogue puis remonté l'Itimbiri où il a fondé le poste d'Ibembo, confié à DUVIVIER. Arrêté par les rapides, il est rentré à Itembo d'où, accompagné par MILZ, il a rejoint l'Uele après une marche épuisante à travers la forêt. Le 27 mai 1890, il atteignait Djabir et, quelque temps après, une nouvelle station de l'État Indépendant y était fondée.

En juillet 1890, ROGET confie le nouveau poste à MILZ et regagne Basoko après avoir fait venir le sous-lieutenant Édouard MAHUTTE en qualité d'adjoint. Deux mois plus tard, ils sont rejoints par le sous-lieutenant DEJAIFFE.

Quatre-vingt-dix kilomètres à peine séparent Djabir de Yakoma et VANGELE, dès réception de ces nouvelles, décide d'opérer la jonction entre les deux postes. Mais l'Uele est barré par les chutes de Mawonga, les populations sont peu sûres et KATCHECHE décide de se rendre chez BANGASSU et de rejoindre Djabir par voie de terre. Le chef Sakkara réserve une réception chaleureuse à son ami blanc, lui donne des guides, des porteurs et une escorte de dix guerriers. C'est tout ce qu'il faut à VANGELE pour se mettre en route. Pendant sept jours, il traverse un pays de bois et de forêts.

« La route est extrêmement difficile, écrit-il, tous les vêtements sont en lambeaux, j'ai la figure et les mains blessées. Sans de très bons guides, les villages seraient introuvables ; ils sont littéralement enfouis, sans communications extérieures. Pour les atteindre, il faut marcher dans le lit des petits ruisseaux qui y mènent ».

Enfin, le 2 décembre 1890, il atteint l'Uele en amont des chutes de Mawonga et embarque avec tout son monde dans sept pirogues fournies avec leurs pagayeurs par les riverains. Des bruits inquiétants circulent : les Arabes seraient sur pied de guerre ; on dit même que les Belges auraient dû les repousser avec l'aide du chef DJABIR (qui porte le même nom que son village).

Le 9 décembre, VANGELE a la joie de serrer les mains de MILZ qui s'est porté à sa rencontre. Ensemble, ils gagnent la belle station de Djabir où les attend le sous-lieutenant DEJAIFFE.

Réception chaleureuse bien entendu. Les hôtes font appel à toutes leurs ressources culinaires, on mange, on boit, on discute. Mais les nouvelles ne sont pas bonnes...

Les *Matamba-Tamba*, les Arabes des Falls, avec lesquels les Belges ont déjà eu tant de démêlés, font des incursions dans la région et se trouvent en ce moment sur la rivière Bima, petit affluent de l'Uele à 80 kilomètres de Bondo. RAFFAI campe sur le Bomu avec 250 fusils. A huit jours de là, ZAMOI en possède 1.000 et, plus à l'Est, on parle d'autres chefs dont les effectifs vont jusqu'à 2.000 hommes. Dans le Haut-Rubi, au sud de l'Uele, un parti arabe, conduit par MIRAMBO, menace MALANGAY, chef indigène qui a fait alliance avec VANGELE. Il faut donc sans retard se porter à son secours. MILZ ne dispose que de 60 soldats, mais MAHUTTE doit amener un renfort de 100 hommes. Sans attendre ceux-ci, les deux officiers décident de se joindre à Malangay. Le 7 décembre 1890, tout est prêt et 75 hommes s'embarquent pour le Bima : 35 Zanzibarites attachés à la station de Djabir, 15 autres qui sont venus de Yakoma avec VANGELE, 10 Sakkara de BANGASSU et des guerriers fournis par le chef DJABIR. Au total, 63 fusils et 12 lances. Après quarante heures de navigation, VANGELE et MILZ atteignent Malangay. Le chef leur annonce que les Arabes vont attaquer incessamment. Ils ont couvert les hostilités contre plusieurs villages dépendant de lui et se sont alliés à la tribu des Abubas.

Le 9 décembre, les Belges se mettent en campagne avec leurs hommes et les guerriers de Malangay. VANGELE envoie une patrouille de Zanzibarites en reconnaissance. Ces hommes arrivent bientôt au village de KATANGA, fils de MALANGAY. Tout a été incendié et la patrouille elle-même est poursuivie par un parti d'Arabes et d'Abubas. C'est exactement ce qu'espérait VANGELE qui, posté derrière un *boma* avec ses hommes, donne le signal de la contre-attaque. L'effet est foudroyant : pêle-mêle, Abubas et Arabes fuient en désordre, poursuivis par les guerriers indigènes armés de lances et de couteaux.

« C'étaient des enragés, écrit VANGELE, et l'on ne pouvait rêver de plus terribles poursuivants ; ils ne faisaient aucun quartier... »

Six Arabes sont tués ainsi qu'un très grand nombre de leurs alliés. Les Abubas qui ont cherché retraite dans les bois d'alentour sont traqués de partout.

L'arrivée de MAHUTTE est annoncée quelques jours plus tard. En l'attendant, KATCHECHE, toujours infatigable, explore la Bima, mais se voit ici encore arrêté par des chutes. Douze jours après le combat, MAHUTTE arrive enfin à Malangay et les Belges décident d'entreprendre une action contre MIRAMBO, dont les troupes continuent à infester la région. On ne part que le 24 décembre 1890, car VANGELE, repris par les fièvres, a dû s'aliter quelques jours. La marche commence en direction des Stanley-Falls. Après la défaite du 7 décembre, les Matamba se sont repliés. Tous les villages ont été incendiés, les indigènes dispersés. La route est parsemée de cadavres. Ce sont pour la plupart des porteurs qui n'ont pas voulu fuir. Au milieu de cette désolation générale, les vivres ne tardent pas à manquer. Mais trop de temps a déjà été perdu. Il faut poursuivre sans répit et l'on ne peut songer à s'arrêter pour la chasse ou la recherche de vivres.

Pour la première fois, KATCHECHE souffre réellement de la faim en Afrique. Comble de malheur, les fièvres le reprennent et il doit se faire transporter à Malangay puis à Djabir pendant que MILZ continue la poursuite. Le 13 janvier 1891, ce dernier est de retour n'ayant pas pu rejoindre les Arabes ; mais il a incendié leur camp abandonné depuis peu.

Après une courte convalescence, VANGELE, rétabli, prend congé de MILZ, de cet officier dont il a pu apprécier la valeur et le courage. Le chef DJABIR lui conseille de descendre directement l'Uele, ce qui est faisable car les eaux sont basses. Après quelques difficultés à Mawanga et un accueil enthousiaste chez les Fembele, KATCHECHE rejoint l'A. I. A. qui l'attend sur la rivière et regagne Yakoma où, le 20, il retrouve son vieil ami LE MARINEL et DE RECHTER, chef de la station, qui vient d'achever une demeure déclarée « superbe ».

Quelque temps après, BANGASSU fait inviter VANGELE à une chasse à l'éléphant organisée par les Sakkara. Ces hommes chassent le pachyderme armés seulement d'une longue lance. Sept éléphants sont tués, mais un Sakkara reste sur le terrain, le corps traversé par une défense. Après la chasse, BANGASSU régale VANGELE d'un énorme plat de trompe que le capitaine trouve délicieux. Quelques jours plus tard, nouvelle invitation à dîner et KATCHECHE savoure avec joie les plus purs produits de la gastronomie des Sakkara : poisson fumé, jarret d'éléphant,

buffle étuvé, bananes rôties le tout arrosé d'un excellent vin de sorgho.

Avant de prendre congé, VANGELE a l'insigne honneur de pouvoir visiter le harem du grand chef. Il y a trois cents femmes, et BANGASSU ignore lui-même le nombre de ses enfants...

A Yakoma, de nouvelles difficultés ont surgi et d'urgents problèmes doivent être résolus : les magasins sont vides, toute la monnaie d'échange a été consacrée à l'achat de vivres et d'esclaves à libérer. Malgré de nombreuses demandes de marchandises et de ravitaillement, Léopoldville ne donne pas signe de vie. VANGELE décide de descendre lui-même au Stanley-Pool. Il emmène le neveu de BANGASSU, auquel il désire montrer la puissance de ses nouveaux alliés.

En mars 1891, une pirogue les mène à Banzy, où ils sont rejoints par DE RECHTER, rongé par une infection intestinale. Le malheureux souffre beaucoup et ce retour est pour lui un véritable calvaire. Au mois de mai, l'*A. I. A.* les emmène vers Zongo. En cours de route, les Ngumbe de la rive gauche attaquent furieusement le steamer et tuent deux Zanzibarites et un Sakkara avant qu'on ne parvienne à les repousser. A Zongo, il faut s'arrêter quelque temps car l'état de DE RECHTER s'aggrave de jour en jour. On repart le 15 avec HANOLET dont le terme est achevé. Trois jours plus tard, après une nuit affreuse, le 19 mai à 5 heures du matin, le malheureux DE RECHTER s'éteint à bord du steamer, en murmurant un dernier adieu à sa mère. KATCHECHE fait accoster l'*A. I. A.* au poste français de Mossaka. Une chapelle ardente y est aménagée, le corps du défunt est veillé par quatre sentinelles et, le lendemain matin, on l'ensevelit avec émotion, tandis que les soldats français rendent les honneurs. VANGELE repart, le cœur gros, car la liste s'allonge des braves qu'il laisse en terre d'Afrique : HANSSSENS, AMELOT, COURTOIS, DE RECHTER et tant d'autres.

A Léopoldville, les magasins sont vides : plus rien à trouver. Tout a été réquisitionné pour l'expédition Congo-Nil commandée par VAN KERCKHOVEN. KATCHECHE gratte les fonds de stocks et découvre heureusement un lot de fusils à pistons qui feront la joie de son vieil ami BANGASSU. Celui-ci — « n'étant pas une femme » — a déclaré ne pas avoir besoin des perles dont se contentent les autres indigènes !

Le 14 août 1891, VANGELE est rentré à Yakoma. Au début de septembre, il y reçoit la visite de deux Français, GAILLARD et DE POUMEYRAC, en mission dans la région Ubangi-Uele. Un premier désastre a marqué cette malheureuse expédition : à Banzyville leur steamer *Docteur Balay*, pris par le travers du courant, a sombré corps et bien avec le mécanicien français et tout l'équipage. Seuls trois Noirs ont pu être sauvés par le Sierra-Léonais qui commande le poste belge. Le chef de l'expédition et son ami DE POUMEYRAC avaient heureusement été laissés à terre pour le passage du rapide. Quelques mois plus tard, après avoir exploré le Bomu, POUMEYRAC, parti en reconnaissance avec 12 Sénégalais dans la rivière Kotto, sera cerné par les Boubou et, après une défense acharnée, massacré et dévoré avec tous ses hommes.

Le 10 septembre, une pirogue battant pavillon bleu à étoile d'or arrive à Yakoma et KATCHECHE a le plaisir d'en voir descendre son vieil ami Alexandre DELCOMMUNE. L'infatigable explorateur vient surveiller le « démarrage » des factoreries qu'il a pu fonder dans la région grâce aux bons offices de VANGELE. Il y en a une à Zongo, une à Banzyville, une à Yakoma et la dernière enfin chez BANGASSU. DELCOMMUNE a laissé le petit steamer *Auguste Beernaert* à Banzy et a rejoint Yakoma en pirogue. Le 20 septembre quand il quitte la station, Alphonse VANGELE est avec lui. Le capitaine a alors 43 ans et il est réellement épuisé par le labeur incessant qu'il a fourni en Atrique, par les déplacements continuels, les fièvres, le très dur climat et la lutte incessante qu'il mène depuis dix ans.

10. — A Bruxelles et aux États-Unis.

Après avoir remis son commandement à Georges LE MARINEL et fait ses adieux au brave BANGASSU, KATCHECHE rentre à Léopoldville. Il s'entretient longuement avec le gouverneur général baron WAHIS, et, après un court séjour de repos à Madère, il s'embarque pour l'Europe et rentre à Bruxelles au début de l'année 1892. Alors ce sont les réceptions, les fêtes, les banquets.

En février 1892, le capitaine VANGELE est reçu solennellement

à la Société royale de Géographie. En décembre, LÉOPOLD II, qui lui avait conféré l'Étoile de Service à trois raies veut donner encore une marque d'estime à VANGELE, et, en reconnaissance des services éminents qu'il a rendus à la Colonie, le nomme officier d'ordonnance, attaché à sa Maison militaire.

Bruxelles, les boulevards, la rue de la Loi, la Porte de Namur, un Bruxelles transformé par le règne d'un homme qui voit grand. Ce Roi qui a promis de rendre la Belgique « plus belle et plus grande » a largement tenu ses promesses. Grandes avenues, parcs ouverts, ce Palais de Justice qui écrase la place Poelaert, les Arcades du Cinquantenaire presque achevées.

A l'« Old Tom », Porte de Namur, KATCHECHE retrouve ses vieux camarades d'Afrique. On trinque, on discute, on « chahute » quelque peu sous l'œil austère d'un maître d'hôtel aux énormes favoris : Monsieur Charles, ancien valet de chambre de NAPO-LÉON III. Sorties le soir dans les rues à peine éclairées. Les premiers tramways électriques bousculent les vieux omnibus à traction chevaline et les fiacres aux cochers frileux tournent lentement autour de la Bourse et du Palais royal. Le théâtre de la Monnaie crée *Cavalleria Rusticana*. « Quelque chose d'infâme » !, écrit l'*Éventail* ».

Pluies, bruine, rhumes de cerveau, uniformes à brandebourgs. Qu'il est loin l'Ubangi ensoleillé sur lequel les payeurs font glisser leurs pirogues au rythme des tambours !

VANGELE étouffe. Cet homme débordant de vitalité éprouve un incessant besoin d'action. En 1893, le Roi l'envoie étudier les questions coloniales à l'Exposition universelle qui vient de s'ouvrir à Chicago.

Le 7 juillet, VANGELE s'embarque au Havre et, après une traversée sans incidents, il débarque à New-York : « ville immense où tous les gens semblent pris de la danse de St-Guy », mais où le soir, KATCHECHE contemple avec ravissement le jeu des lumières sur l'eau, les vapeurs qui sillonnent le fleuve et la ligne sombre du pont de Brooklyn. Après un court passage à Washington, VANGELE se rend à Chicago. L'Exposition ne suscite en lui que peu d'enthousiasme :

« C'est, dit-il, une vaste entreprise pour la mise en valeur des terrains occupés par les installations de l'Expositon ».

Les tickets d'entrée ne portent pas de prix ce qui permet à l'employé de faire payer « à la tête du client ». Fin juillet 1893, VANGELE qui veut profiter de ce voyage pour visiter les curiosités des États-Unis, se rend au lac Salé. A Yellowstone, c'est le spectacle grandiose des geysers. KATCHECHE loge dans un hôtel de bois où il note ses impressions : « Splendides vues, écrit-il, Yellowstone admirable comme couleur et site ». Quatre jours plus tard notre « Congolais » se trouve parmi les Mormons du lac Salé, impressionné par le temple qui peut contenir 6.000 personnes, mais non par les sermons....

Après avoir traversé le Nébraska, le capitaine VANGELE rentre à Chicago pour représenter officiellement l'État Indépendant au Congrès qui s'ouvre le 14 août. De Chicago, il repart pour les chutes de Niagara et revient à New-York après avoir visité Montréal. Il rentre en Belgique, heureux d'avoir vu les beautés naturelles de l'Amérique, mais fort peu emballé par la vie américaine.

A Bruxelles, Alphonse VANGELE retrouve une vie plus calme. Il a quitté la Maison militaire du Roi, résilié ses fonctions d'inspecteur d'État et, promu au grade de major, il mène une vie militaire normale, refuse une situation importante pour laquelle il devrait quitter l'uniforme et attend que le « vieux Roi » ait besoin de ses services. Nommé Président du Cercle royal africain, il entre en fonction le 1^{er} octobre 1894.

11. — Dans le Maniema.

Ce n'est qu'en 1897 qu'il reprend le chemin du Congo, chargé, dans des circonstances particulièrement pénibles, d'une mission extrêmement délicate.

En mai 1894, l'enclave de Lado, dans le Soudan, avait été cédée à bail par l'Angleterre à l'État Indépendant du Congo. C'est une grande victoire pour le Roi. C'est la « porte du Nil », dont il rêve depuis tant d'années. En 1896, deux colonnes se portent vers Lado en vue d'occuper le territoire : l'une, commandée par CHALTIN, part de l'Uele ; l'autre, sous les ordres de

DHANIS, quitte les Falls au mois de septembre. La jonction doit se faire à Dirfi. Mais CHALTIN, sans attendre DHANIS, part à l'attaque, bat les Derviches et entre à Redjaf le 17 février 1897.

Et c'est à Dirfi que se produit la catastrophe : le 14 février, le jour même de leur arrivée, les troupes d'avant-garde de la colonne DHANIS, composée de Bakusu et de Batetela se révoltent, massacrent leurs officiers, entraînent les autres soldats, reviennent sur leurs pas et attaquent le gros de l'expédition qu'ils mettent en déroute. DHANIS doit fuir et rentre en hâte pour fortifier la station des Falls. La plupart de ses soldats sont passés à la rébellion. Les révoltés, scindés en plusieurs groupes, marchent vers le Sud, tâchent d'atteindre Nyangwe et Kasongo, portes de leur terre natale : le Lomami.

DHANIS s'établit à Kirundu d'où il dirige les opérations. Le commandant HENRY remporte une première victoire sur la Lindi, DOORME parvient à repousser les rebelles, mais ses troupes exténuées se retirent lors d'une contre-attaque. GLORIE, lui aussi, bat les rebelles à Gwese. Mais ce ne sont là que victoires partielles. En réalité, le gros des révoltés se concentre le long du lac Tanganika, inflige plusieurs échecs aux troupes de l'État et se prépare à porter tous ses efforts sur Kabambare, d'où la route leur serait ouverte vers le Lualaba et le Lomami.

A Bruxelles, dès la victoire du commandant HENRY, on a cru la rébellion terminée, le danger passé. Mal renseigné, le Gouvernement ne comprend pas pourquoi DHANIS veut à tout prix des hommes, des armes, du matériel, pourquoi il ne repart pas vers Lado.

En réalité, c'est tout le Maniema qui est en jeu et DHANIS, avec une énergie farouche, lutte, contre-attaque, fortifie, joue avec acharnement une dure partie. Ses hommes ne sont pas payés, mais la plupart d'entre eux luttent quand même par attachement pour un chef qui s'est acquis un prestige considérable, tant parmi les Blancs que parmi les Noirs.

Mais à Bruxelles on ne comprend pas. Et, le 25 février 1898, le baron DHANIS reçoit de Boma une lettre signée Félix FUCHS, gouverneur général :

« Maintenant qu'à la suite de la victoire remportée par Monsieur HENRY sur les révoltés, la situation s'est considérablement améliorée,

le Gouvernement a cru devoir donner un successeur à Monsieur DHANIS pour lui permettre de rentrer en Europe. En conséquence, il a nommé le major VANGELE vice-gouverneur général à titre personnel, à l'effet d'exercer le haut commandement du district des Stanley-Falls ».

Le 6 décembre 1897, VANGELE s'est embarqué à Anvers. Il connaît de la situation ce qu'on en dit à Bruxelles, et il doit remplacer au pied levé un homme courageux qu'on vient de limoger brutalement. Au moment où le nouveau commandant arrive aux Stanley-Falls, DHANIS se prépare à porter un coup décisif, toutes forces réunies sur Uvira, point de concentration des révoltés ; mais un ordre de Boma interdit toute action nouvelle et lui donne ordre de remettre son commandement au major VANGELE. Le 14 septembre, DHANIS doit quitter ses camarades et prendre le chemin du retour.

Le nouveau commandant en chef a reçu l'ordre de mener une politique d'apaisement, de bienveillance et de pardon. Il lui est ordonné de licencier les soldats dont le terme de service est terminé, d'éliminer les « meneurs » du détachement GLORIE dont les soldats, à deux pas de la mutinerie, réclament leurs arriérés de solde, pillent, tuent les indigènes et refusent d'obéir aux ordres. Enfin, suivant ces instructions, il est obligé, malgré l'avis défavorable de la plupart des officiers, d'envoyer des émissaires aux révoltés, leur promettant une amnistie complète s'ils déposent les armes.

L'effet de ces mesures, décrétées en haut lieu, est déplorable. Les soldats restés fidèles ne comprennent pas qu'on pardonne aux révoltés tous les crimes dont ils se sont rendus coupables. Quant aux révoltés ils refusent avec arrogance : il leur faut leur arriéré de solde... et des femmes blanches.

Sur ces entrefaites, de nouveaux ordres parviennent de Boma : il faut abandonner la politique de paix. VANGELE doit commencer l'offensive, réquisitionner des hommes, des armes, des munitions et aller de l'avant.

C'en est trop. Le docteur MEYERS, un des « anciens » de DHANIS écrit :

« Depuis des mois et des mois on réclamait à cor et à cri armes, étoffes, munitions, on avait fait des prodiges de bravoure et on nous demandait de commencer l'offensive et de réquisitionner du matériel ».

VANGELE envoie des ordres, fait concentrer toutes les forces et amener des renforts ; mais il doit abandonner la partie. Il réunit ses subordonnés, désigne le commandant LONG pour lui succéder *ad interim* et quitte Kabambare avec le docteur MEYERS.

Le 26 octobre 1898 : volte-face en haut lieu. DHANIS, qui se trouve à Lokandu, reçoit du Gouvernement une lettre lui demandant de reprendre le commandement de la Province Orientale et d'assurer personnellement l'écrasement des rebelles. Avant qu'il ait eu le temps de rejoindre son poste, Kabambare est tombé aux mains des rebelles. Mais, en deux mois, DHANIS parviendra à mater la révolte. VANGELE, lui, redescend le fleuve. Le Dr MEYERS, qu'il a quitté à Kasongo, écrit encore dans son ouvrage *Le Prix d'un Empire* :

« Nous nous étions quittés en excellents termes et je déplorais sincèrement l'extraordinaire malchance de ce vieil Africain trahi par les circonstances ; pendant plusieurs semaines, j'avais été en relations constantes avec lui, tout à tour, médecin, secrétaire, et même cuisinier, et j'avais pu apprécier ses qualités éminentes que le sort ingrat n'avait pas permis qu'il mît en lumière ».

Après un court séjour à la station des Falls qui vient d'être baptisée « Stanleyville », le vice-gouverneur général VANGELE regagne la côte, achève sa convalescence aux Iles Canaries et rentre à Bruxelles au début de l'année 1899. Il vient d'achever sa dernière mission au Congo.

12. — Dernières années.

Vivant désormais en Europe, son activité n'en sera pas moins avant tout « coloniale ». Aux longues journées de caravanes, à la lutte contre la nature et la sauvagerie, succèdent des discours, des meetings, des conférences. Les cinquante ans de VANGELE ne lui ont rien enlevé, ni de sa fougue, ni de son allant.

VANGELE va coup sur coup livrer plusieurs batailles. La première est la plus grave : le 20 mai 1903, la Chambre des Communes vote à l'unanimité un ordre du jour constituant une véritable mise en accusation de l'État Indépendant du Congo,

qui, dit-on n'a pas exécuté les obligations de l'Acte général de la Conférence de Berlin. Cet ordre du jour marque le début d'une campagne anticongolaise dénonçant les « atrocités » commises là-bas par les agents de l'État. En Belgique, l'émotion est considérable. Le 15 juin 1903, à l'issue d'une séance de la Chambre de Commerce à Bruxelles, une résolution est votée qui proteste contre les attaques anglaises et réfute les accusations émises à la Chambre des Communes. VANGELE entre immédiatement en campagne et propose d'organiser un vaste groupement d'organismes protestataires. Celui-ci est réalisé quelque temps après à l'initiative de la Société belge des Ingénieurs et Industriels de Belgique. Le 20 septembre se tient un meeting au théâtre flamand. Le lieutenant-colonel VANGELE prononce un vibrant discours.

Mais voici que le *Mouvement Géographique* publie successivement, à trois ans d'intervalle (1905-1908), plusieurs articles attribuant la découverte de l'Ubangi au missionnaire anglais Georges GRENFELL. Dès le premier article, plusieurs journaux belges font paraître des rectifications dans leurs colonnes et l'incident en reste là. Le 3 mai 1908, le *Mouvement Géographique* va plus loin et insère dans ses colonnes un article signé Harry JOHNSTON qui écrit notamment :

« Vers le 20 février 1884, GRENFELL découvrit la bouche la plus septentrionale de l'Ubangi, et il nomme ce fleuve : l'Ubangi de GRENFELL-HANSSENS-COMBER ».

Le jour même, VANGELE fait paraître dans le *Petit Bleu* dont il est administrateur, un défi à l'honorable Sir Harry JOHNSTON, le prie de justifier « l'honneur qu'il veut accorder dans la découverte de l'Ubangi au Révérend COMBER, qui y est totalement étranger ». Quatre jours plus tard, le *Petit Bleu* fait l'historique de la découverte de cette rivière et, documents à l'appui, montre que GRENFELL n'y entra que huit mois après HANSSENS.

En 1913, VANGELE est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. Puis c'est la guerre. En 1917, pris comme otage avec 19 autres personnalités coloniales, VANGELE est emmené en Allemagne et interné à Holzminden. Il est âgé de soixante-neuf ans. Après six mois d'internement, VANGELE est relâché.

Dès la fin des hostilités, KATCHECHE se remet en campagne,

pour défendre une très belle et très noble cause : il s'agit de perpétuer le souvenir de son vieux compagnon de 1894, le capitaine Edmond HANSSENS. Bien des Belges morts en terre d'Afrique ont eu leurs monuments et leurs biographes ; leur nom ne risque pas de tomber dans l'oubli. Pourtant HANSSENS, qui était le bras droit de STANLEY et à qui nous devons tout le Haut-Congo n'a qu'une pauvre tombe craquelée, un bloc de ciment desséché qui s'effrite de plus en plus au soleil de Vivi.

A l'initiative de VANGELE, un comité est fondé, sous la présidence du ministre des colonies Henri CARTON, en vue d'ériger à Vivi un monument à la mémoire de ce grand Africain et de ses compagnons de l'Association Internationale Africaine.

VANGELE publie une plaquette consacrée à l'œuvre de son ami mort quarante ans plus tôt et tombé dans l'oubli le plus profond.

« Immédiatement après le Grand Roi LÉOPOLD II, écrit-il, parmi les Belges, c'est au capitaine HANSSENS que la Belgique est redevable de sa colonie ».

Lieutenant-colonel, vice-gouverneur général, officier de l'Ordre de Léopold, grand-officier de l'Étoile africaine, et septante-huit ans d'âge ! On imagine un vieillard austère, un peu courbé par les ans, ressassant de vieux souvenirs.

Un article publié à l'époque dans *Le Congo* le décrit comme suit :

« Qui n'a rencontré par les rues de la capitale ce petit homme agile et remuant qui paraît se promener autant pour la joie des yeux que pour calmer sa bougeotte ? Le col relevé, les mains en poche, l'alerte vieillard brave la pluie et le frimas. Ni canne, ni parapluie, ni portefeuille, ni petit chien. Quel est donc ce bourgeois qui ne s'occupe pas de se donner « une contenance » ?

» Approchez-vous, examiner (*sic*) le personnage. Remarquez ce pas élastique, le pli martial imprimé aux moustaches blanches, l'air résolu et ce je ne sais quoi d'autoritaire qui se lit sur les traits du visage. Les yeux surtout, de grands yeux d'un brun noir, toujours pétillants, vous révéleront une personnalité de premier plan, un caractère prompt à se décider, prompt à la riposte. Entamez la conversation avec ce promeneur, abordez un sujet qui lui est cher, aussitôt vous voilà de plain-pied avec cette intelligence avertie. Avez-vous commis une erreur chronologique, soulevé un point douteux ? Votre

compagnon s'arrête, vous toise, prend du recul et vous assène une vigoureuse réplique. Ni méchanceté, ni faux-fuyant, tel est le lieutenant-colonel VANGELE, au physique comme au moral.

» ...Le colonel se porte à merveille. Il rend des points à la jeunesse, que dis-je ? il lui rabat le caquet ».

Et, de fait, à une époque où les autorités militaires se plaignent du nombre invraisemblable de miliciens exemptés pour causes physiques, cet homme de 78 ans met un point d'honneur à faire chaque jour ses dix kilomètres à pied. Quand on lui demande le secret de sa longévité, il répond « la bonne conduite », ce qui fait invariablement sourire son interlocuteur, car les frasques de jeunesse de SPIROU resteront longtemps célèbres.

Le 30 octobre 1932, une grande joie lui est réservée. A l'occasion du cinquantième anniversaire de son premier départ pour l'Afrique, l'Association des Anciens coloniaux organise un banquet en son honneur au Palais d'Egmont : il réunit trois cents convives.

Au menu : choix de hors-d'œuvre, contrefilet piqué Maraîchère, poularde farcie en gelée et, avant le moka, l'inévitable bombe Matadi des banquets congolais. L'orchestre joue « le Comte de Luxembourg », « Sur un Marché Persan », « Rêve de Valse ». A l'heure des discours M. REISDORFF, ancien commissaire de district au Kasai, retrace à grands traits toute l'œuvre coloniale du lieutenant-colonel. Prenant la parole à son tour, le Président des Anciens coloniaux réunit les noms de tous ceux qui, par leur présence, leurs lettres ou leurs télégrammes, s'associent à cette manifestation d'hommage : VALCKE, HANEUSE, LIEBRECHTS, FRANCOUI, CHALTIN, JADOT, TOMBEUR, des dizaines d'autres dont les noms restent intimement liés à l'histoire du Congo belge.

L'administrateur général de la Colonie Paul CHARLES remet au lieutenant-colonel la grand-croix de l'Ordre royal du Lion. Toute l'assemblée se lève et acclame KATCHECHE. Le « vieux camarade » VALCKE, en quelques mots, rappelle les durs moments vécus en 1882.

Alors Alphonse VANGELE se lève et, après un bref remerciement aux personnes présentes et au peintre HALLET qui a fixé ses traits sur la toile, il brosse un vaste tableau de la colonisation du centre africain, évoque les grandes figures de HANS-

SENS et COQUILHAT et termine en rendant hommage au Roi LÉOPOLD II et à son œuvre africaine.

Chez lui, avenue d'Auderghem, une courte lettre l'attend, une lettre toute simple à l'écriture un peu tremblée :

« Mon cher Colonel — Je m'associe chaleureusement à ceux qui fêtent aujourd'hui le cinquantième anniversaire de votre premier départ pour le Congo.

» C'est un glorieux jubilé et c'est pour tous ceux qui s'intéressent à notre Colonie un devoir d'honorer le dévouement et le courage des premiers pionniers qui ont répondu à l'appel de LÉOPOLD II.

» Parmi eux vous avez donné d'incomparables exemples d'activité et d'audace auxquels il me tient à cœur de rendre un sincère hommage.

» En formant les meilleurs vœux pour votre santé, je reste, mon cher Colonel

Votre Affectionné

ALBERT ».

Désormais, Alphonse VANGELE mène une vie effacée. Il se promène chaque jour comme un paisible rentier, s'occupe des sociétés coloniales dont il est commissaire ou administrateur, lit les nouvelles d'Afrique et ne fait plus parler de lui. Il ne songe même pas à rédiger ses mémoires, lui qui a tant de souvenirs. Si on lui en parle, il répond :

« Qu'est-ce que tout cela ? Lisez STANLEY, lisez COQUILHAT. Ces œuvres impérissables assurent ma survivance ».

Il s'éteint le 23 février 1939, par un froid matin d'hiver. Il est mort très simplement. Il n'a voulu ni fleurs, ni couronnes, ni discours. Ses cendres reposent depuis vingt ans au cimetière d'Evere (Bruxelles).

ANNEXES

(Extraits du copie-lettres de VANGELE).

ANNEXE I.

Extraits d'une lettre du lieutenant VANGELE au colonel STRAUCH.

« Lutete, le 14.12.1882.

» Mon Colonel,

» J'ai bien reçu votre lettre en date du 14 septembre adressée à tous les Officiers.

» Le départ de M. le docteur PECHUEL LOESCHE m'a évité une situation bien pénible. Il m'eût été impossible de servir sous ses ordres. Je ne puis oublier qu'à Manyanga, publiquement et en ma présence il a déclaré n'avoir pas confiance dans les Belges, si ce n'est en M. VALCKE, peut-être parce que celui-ci l'a traité très rudement. Je ne puis oublier non plus qu'il a cherché à nous décourager par ses tableaux de la situation, aussi sombres qu'ils étaient faux, au lieu d'entretenir notre enthousiasme.

» Ce qui prouve que la situation était autre que le prétendait M. le docteur, c'est que quelques jours après son départ, la route du Sud était parcourue librement par les caravanes et la sécurité y était si grande que, d'après mon avis, M. NILIS a pu envoyer la correspondance d'Europe au Stanley Pool par deux hommes qui sont arrivés à destination sans encombres. D'un autre côté, M. le capitaine HANSENS créait une nouvelle station à Bolobo.

» De Vivi, mon Colonel, je n'ai encore rien reçu à cette date. Heureusement qu'avant mon départ de Bruxelles je me suis acheté, pour mon compte personnel, une petite batterie de cuisine, sans quoi je ne sais comment je cuirais mon manioc.

» Je me suis adressé à M. PARFONRY, commandant la station d'Issanghila, afin qu'il m'envoie les outils de feu VANDEVELDE. Par retour du courrier je les ai reçus. J'en ai aussitôt informé M. le capitaine HANSENS. Si celui-ci juge qu'ils seront plus utiles à Stanley Pool ou plus haut, ils lui parviendront d'autant plus vite.

» Le 28 novembre dernier, le chef LUTETE est venu me demander aide conformément au traité passé avec lui. Voici les faits. Le neveu

de LUTETE qui est en même temps son héritier, s'étant rendu accompagné d'un esclave au marché de Tallila, les natifs de ce village ainsi que ceux de Kinsoumi et de Kinchilla, les ont insultés et lardés de coups de couteau, parce que disaient-ils, ils traitaient avec les Blancs et leur cédaient du terrain (...).

ANNEXE II.

Extraits d'une lettre du lieutenant VANGELE au colonel STRAUCH.

« Lutete, le 18 février 1883.

» Mon Colonel,

» J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre n° 3 et de celles datées 3 novembre adressées à tous les voyageurs.

» L'intérêt que vous voulez bien me témoigner à propos de mon état de santé m'a très agréablement affecté.

» Dans ma lettre n° 10 je vous ai donné connaissance de mes essais pour embaucher des natifs comme porteurs. Malgré l'insuccès de mes premières tentatives, j'ai continué à me préoccuper de cette question. J'ai convoqué tous les chefs des villages environnants et je leur ai soumis ma demande. Ils m'ont formellement promis des porteurs pour Léopoldville. En effet, une trentaine d'indigènes ont pu être engagés pour accompagner M. VALCKE jusqu'au Stanley Pool. Cela réduira le temps de sa marche de moitié. Les conditions stipulées sont : la nourriture et 12 mouchoirs par homme pour les gages.

» Quelques difficultés se sont présentées pour réunir cette caravane. Non qu'il y ait eu mauvaise volonté de la part des indigènes, mais parce qu'il y a pénurie d'hommes. Les villages sont commerçants et leurs chefs sont constamment en route pour les besoins du trafic.

» Comme vous l'avez déjà appris par une correspondance précédente, mon Colonel, le terrain de la station de Lutete a la figure d'un triangle (environ 150 hectares) dont la base est formée par une partie de la route suivie pour les caravanes d'ivoire. Celles-ci partent du Stanley Pool en amont de la rive nord du Congo, passent sur la rive sud aux chutes de Zinga puis se dirigent sur San Salvador. De ce dernier point elles rayonnent vers Ambrizette — Ambriz et surtout vers Saint-Paul de Loanda. Depuis 4 mois que je stationne ici, j'ai vu passer 4 caravanes chargées respectivement de 7, 6, etc. dents d'ivoire de dimensions variant entre 1,25 et 1,70 m.

» Si par la suite, une circonstance favorable se présente, je ferai tout mon possible pour acquérir le terrain ou au moins une bande de terrain qui longe cette route, de l'autre côté. Alors les caravanes passeraient sur le territoire de l'Association.

» Actuellement, pour se rendre au Stanley Pool, ces caravanes sont obligées de payer un droit de passage (de l'étoffe ordinairement) aux chefs LUTETE, GOMBI (frère de celui-ci) et MAKITO. Leur retour est franc quelle que soit l'importance de leurs charges.

» Le 20 décembre MM. CLARKE et PETERSEN de la mission anglaise (Livingstone) sont passés par ici avec 14 *Croebos*. Ils se rendaient au Stanley Pool. M. BRACONNIER alors à Boma, leur avait remis une lettre invitant tous les chefs de station à faciliter leur marche (?). Ces messieurs ont logé à la station pendant 24 heures. Je crois inutile d'ajouter que l'hospitalité que je leur ai offerte a été aussi large que prudente.

» J'ai également reçu la visite de Monsieur JOHNSTON, dessinateur du *Graphic*, et correspondant du *Times*. Je lui ai fait voir la chute de la rivière Tsombé ; cette chute se trouve sur le territoire de l'Association.

» M. JOHNSTON a fortement blâmé les membres de la mission anglaise pour leur inhospitalité. Il a d'abord voulu suivre la voie de leurs stations, c'est-à-dire la rive sud, mais ces messieurs n'ont nullement facilité sa marche et finalement il a dû rebrousser chemin, la reine d'un district lui ayant formellement refusé le passage. Je vais également vous raconter les fables que lui a contées M. le docteur PECHUEL. Celui-ci voulut le détromper d'entrer en Afrique, n'importe par quelle voie, mais surtout pas par celle de l'Association, car disait-il, Vivi est fortement fortifiée et si on lui en permettait l'entrée, ce ne serait que les yeux bandés. Ainsi de suite pour les autres stations. De plus il lui a présenté les officiers belges comme étant autant de bêtes féroces (ce sont les expressions de M. JOHNSTON) faisant une chasse impitoyable à l'homme noir. Je devais le croire, ajouta M. JOHNSTON, puisque c'était le chef de l'expédition qui me le disait. Aussi sans le retour de M. STANLEY et après sa déconvenue chez les missionnaires anglais, ce monsieur retournait en Europe et le *Times* aurait sans doute imprimé que nous étions des buveurs de sang.

» M. JOHNSTON croit avoir démêlé dans quel but M. PECHUEL a voulu l'empêcher d'effectuer son voyage. Il s'est aperçu que le docteur n'était pas très fort en sciences naturelles et il a craint des contradictions si M. JOHNSTON pénétrait plus avant dans l'Afrique. Ce qui est encore drôle dans toute cette histoire, c'est que M. PECHUEL après s'être transformé en dandy, s'est fait faire son portrait. M. JOHN-

STON s'est exécuté de bonne grâce dans l'espoir d'obtenir une recommandation, mais celle-ci lui a ensuite été refusée sous prétexte que ce serait l'envoyer à sa perte.

» Vers le 8 janvier j'ai vu M. BRACONNIER se rendant à Stanley Pool. Il me communiqua les instructions de M. STANLEY. Elles comportaient d'envoyer tous les Zanzibarites sauf deux (2) à Manyanga. Je fus également informé de la visite prochaine du chef de l'Expédition.

» Garder une station avec deux Noirs ne m'a pas semblé anormal dans la situation présente. (C'était au reste M. STANLEY qui en avait décidé ainsi). Je ne veux pas prétendre par là que cette force me suffit pour défendre efficacement mon poste, mais depuis un séjour de 4 mois, je me suis créé des amitiés solides. Les natifs ont appris à m'aimer tout en devant me respecter, aussi suis-je ici en sûreté avec deux hommes tout autant qu'avec cent.

» Je venais de recevoir les journaux et j'y avais pris connaissance de la polémique engagée entre MM. STANLEY et DE BRAZZA. L'idée me vint de remettre à mon chef le drapeau anglais qui flotte chez MAKITO afin de lui offrir une preuve matérielle de ce qu'il avançait (sous peine d'être désavoué).

» J'entamai immédiatement les pourparlers avec mon frère non de sang mais d'armes (car comme allié de LUTETE, il avait combattu à mes côtés lors de la guerre que nous fîmes aux trois villages qui voulaient l'expulsion du blanc). Je finis par aboutir. MAKITO promit de me remettre le drapeau anglais contre un des nôtres de *grande taille* disait-il, plus quelques présents. Mais à ce moment je n'avais que 3 pièces de *white baft* qui servaient à me nourrir ainsi que mes deux hommes. Donc impossibilité de terminer complètement cette affaire. Heureusement à ce moment arriva M. VALCKE avec des drapeaux et des étoffes et, coïncidence heureuse, avec l'ordre de M. STANLEY de tâcher de faire disparaître le drapeau anglais, car un agent de la maison hollandaise (M. GRESHOFF) avait obtenu de M. STANLEY l'autorisation de se rendre au Stanley Pool et il désirait que cet agent ne vît flotter que notre drapeau partout où il passerait.

» A cet effet, M. VALCKE voulait convoquer les chefs et faire une palabre. Je lui fis remarquer que j'étais le chef de la station et qu'en cette qualité le droit de convoquer les chefs à une palabre, m'appartenait ; que, de plus, le but de sa mission ici était presque atteint par moi, attendu qu'il ne fallait qu'un drapeau et quelques étoffes pour terminer cette opération. M. VALCKE accepta ces raisons et il s'effaça complètement dans la négociation qui suivit, si ce n'est qu'il mit à ma disposition ce dont j'avais besoin. Le lendemain j'entrai en possession du drapeau anglais. Je le remettrai à M. STANLEY lors de son arrivée à Lutete station (...).

ANNEXE III.

Extrait d'une lettre de VANGELE au colonel STRAUCH.

« Le 4 août 1884.

» Mon Colonel,

» Le steamer la *Paix* est arrivé ici avec MM. COMBÈRE (sic) ⁽¹⁾ et GRENFELL le 26 juillet dernier, cette arrivée a donc coïncidé avec le départ de M. le capitaine HANSSENS, sans qu'il se soient rencontrés. M. COMBÈRE semblait très vivement contrarié de ne pas avoir vu ce dernier. M. COMBÈRE a beaucoup parlé des Marundja. J'en ai informé M. COQUILHAT. La *Paix* est un charmant petit navire, comme l'écrit M. DE LAVELEYE. Il est construit en vue du confort, dix Blancs peuvent s'y installer aussi bien que sur un steamer de grande ligne. Une idée ingénieuse est celle d'un treillis mobile pouvant entourer tout le steamer de manière que celui-ci se présente comme étant dans une cage; ni les flèches ni les projectiles de fusils de traite ne peuvent traverser ce treillis. J'ai donné connaissance à ces Messieurs du territoire qui se trouvait sous le protectorat du Comité afin de leur éviter des démarches inutiles. Ces Messieurs ont séjourné ici 2 jours; ce qui leur a permis de voir un spécimen de danses indigènes. J'avais convoqué à cet effet les villages voisins à venir à la station. L'affluence était très grande et MM. les missionnaires ont pu s'assurer de quelle considération et influence jouissait le représentant de l'Association Internationale. Ils ont semblé beaucoup s'amuser. Je ne donnerai pas la description de ces exercices chorégraphiques, les dislocations et les mouvements lascifs en forment le fond. (...) ».

ANNEXE IV.

« Stanley Falls, le 8 mars 1898.

» Ordre du jour pour les Arabes :

» Ouvrez votre esprit et écoutez :

Le Roi, mon maître et le vôtre, m'a ordonné de vous apporter des vœux pour que vos champs soient remplis de belles moissons, vos

(1) Il s'agit du Rd. COMBER, de la Baptist Missionary Society.

enfants soient beaux et la maladie passe bien loin de votre maison.

» Le Roi est notre père à tous, vous êtes ses enfants comme nous. Il défend votre vie, votre famille, vos biens. Il veut que vous soyez riches, que vos caféiers soient aussi nombreux que les grains de riz de vos champs, que le caoutchouc coule des arbres comme l'eau dans le fleuve.

» Alors vous, vos femmes et vos enfants seront habillés de soie et d'or, vos bains embaumeront de parfums délicieux, vos serviteurs vous serviront dans des plats d'argent la paix sera avec vous.

» Notre Roi est bon, il est juste. Il veut que ses enfants lui obéissent et frappera fort ceux qui ne courberont pas la tête devant lui.

» Que Dieu vous donne l'esprit de comprendre ces vérités.

(S. Le vice-gouverneur général VANGELE) ».

ANNEXE V.

Lettre de VANGELE au Gouverneur général à Boma.

« Stanley-Falls, le 10 mars 1898.

» Monsieur le Gouverneur général,

» J'ai l'honneur de vous faire savoir que j'ai fait connaître à Monsieur le baron DHANIS en même temps que mon arrivée à Stanley Falls, mon désir de connaître ses intentions quant à la remise du commandement de la zone arabe.

» La commission n° 31, en date du 3 janvier dernier, m'a désigné pour exercer le commandement de la zone arabe au départ de Monsieur le vice-gouverneur général baron DHANIS. Ce départ peut être retardé et par sa lettre du 18 février au gouvernement, Monsieur le baron DHANIS l'indique clairement.

» J'admets volontiers que Monsieur le baron DHANIS tient à vaincre les soldats qui se sont soulevés contre son autorité, mais ces opérations peuvent durer longtemps. Monsieur le baron DHANIS fortifie aujourd'hui Lokandu, demain ce sera peut-être Ponthierville et puis d'autres points encore. Mais le Gouvernement ne m'a pas envoyé ici pour rester inactif et afin de concilier tous les intérêts, je pense que Monsieur le baron DHANIS pourrait me remettre le commandement de la zone arabe et conserver la mission d'abattre la révolte.

» En attendant qu'une décision de l'autorité supérieure intervienne, je prendrai le commandement administratif de toute la zone arabe

immédiatement après réception de la réponse de Monsieur le baron DHANIS quelle que soit celle-ci. Au surplus, en fait, c'est Monsieur MALFEYT qui administre cette contrée. (...) ».

ANNEXE VI.

Lettre de VANGELE au chef de zone de Ponthierville.

« Stanley Falls, le 31 mars 1898.

» Monsieur le Chef de zone,

» Le Gouvernement attache une grande importance à ce que la question des cultures soit l'objet de l'attention et des efforts soutenus de chacun et plus spécialement des chefs de zone et des agronomes. Il faut que la culture du riz et des autres matières alimentaires, reçoive partout un développement suffisant pour assurer l'alimentation du personnel de l'État.

» La culture du riz semble pouvoir prendre une grande extension et donner lieu, ultérieurement, à un commerce considérable avec les autres districts de l'État.

» Quant à la culture du caféier, du cacaoyer et des lianes à caoutchouc, qui est destinée à donner dans l'avenir une des principales sources de revenu public, elle doit prendre dans la zone arabe une extension plus considérable que partout ailleurs.

Le Gouvernement a décidé d'accepter à cet égard 2 systèmes d'exploitation bien distincts. Le premier consiste à entreprendre des cultures par voie de régie directe, c'est-à-dire sous le contrôle direct des agronomes de l'État, assisté du personnel noir mis à leur disposition, le 2^{me} à imposer aux chefs d'auxiliaires et indigènes moyennant certaines conditions et conformément à l'arrêté du secrétaire d'État, du 21 novembre 1896, la création de cultures de rapport pour compte de l'État.

» Le 1^{er} système doit être appliqué en un point seulement de notre zone, il faut se garder d'éparpiller les efforts, il faut au contraire les reporter et les concentrer sur une seule exploitation agricole à laquelle il faudra donner une importance considérable. Il y a avantage à agir ainsi au point de vue du contrôle, du ravitaillement, de l'installation des machines de décortication et de l'emmagasinage des produits.

» Vous me ferez des propositions en vue de la création de cet établissement soit aux environs de Lokandu, soit ailleurs. Vous y joindrez les états du personnel, outils et accessoires nécessaires pour l'exploit-

tation, de manière à pouvoir planter annuellement 50.000 caféiers et cacaoyers.

» C'est aux environs des Falls, surtout *en amont* et dans tout le Manyema que devaient être établies les plantations par des chefs d'auxiliaires et indigènes. Vous déterminerez pour votre zone leur étendue d'après la densité de la population, placée sous l'autorité des chefs. Les graines devront être fournies par votre agronome.

» Le chef de zone et l'agronome feront de fréquentes inspections des cultures des auxiliaires, il leur sera défendu d'établir des plantations de café et de cacao dans des terrains ayant servi à la culture du manioc et on leur rappellera souvent les dispositions à prendre pour l'installation et la création de pépinières, le défrichement de la forêt, l'appropriation des terrains, la mise en pleine terre des plants, enfin tout ce qui constitue la pratique de la culture du café et du cacao (voir R. A. page 268).

» Je recommande dans le défrichement de ménager l'ombrage dont les caféiers ont besoin. Il faut aussi porter une grande attention sur les nouvelles espèces de caoutchouc que l'on pourrait découvrir, les faire connaître ; la découverte d'un ficus à latex abondant serait très précieux, il pourrait servir à faire des plantations combinées de café et de caoutchouc.

» L'emploi des indigènes sera recommandé à l'agronome. En instruisant ceux-ci dans les différentes cultures, on obtient en même temps un rendement de travail plus grand.

» La récolte du café sauvage ne sera pas perdue de vue, elle peut fournir les graines nécessaires aux plantations puisque ce café a été reconnu de bonne qualité.

» Les cultures pour le personnel blanc et la nourriture des hommes devront également être faites à proximité de toutes les garnisons et de tous les postes, de façon à ne pas dépendre entièrement des indigènes pour la subsistance et à pouvoir parer à des famines qui viendraient à se produire.

» Le produit des plantations indigènes entreprises par les chefs d'auxiliaires ou indigènes doit être remis à l'État moyennant un prix fixé chaque année par le Gouverneur général qui ne sera pas inférieur à 50 % de la valeur du produit en Belgique, déduction faite de tous les frais, depuis le lieu d'origine jusqu'à destination.

» Une rémunération est en outre allouée au chef qui a fait la plantation pour chaque caféier ou cacaoyer transplanté, ayant atteint 75 centimètres de hauteur. Cette rémunération a été fixée précédemment à 10 centimes par caféier et 15 centimes par cacaoyer.

» Par circulaire du 20 décembre dernier n° 70, le Gouvernement, dans le but de faire donner à la culture du cacaoyer une extension

au moins égale à celle du caféier a décidé de porter à 50 centimes la gratification accordée par cacaoyer en pleine terre ayant atteint 75 centimètres de hauteur. Cette gratification sera répartie 30 centimes au commandant du district et 20 centimes à l'agent européen planteur ».

ANNEXE VII.

Lettre de VANGELE au baron DHANIS, vice-gouverneur à Lokandu.

« Stanley Falls, le 14 avril 1898.

» Monsieur le Baron,

» J'ai l'honneur de vous accuser réception de vos lettres n° 44VC/3 du 5 et n° 48VD/4 du 8 avril dernier.

» Je regrette que vous n'ayez pas saisi toute la valeur de la solution que j'avais adoptée pour sortir de la situation présente et que je vous ai fait connaître par ma lettre n° 15 du 18 mars dernier confirmée par celle du 3 avril courant n° 28.

» Loin de vous « enlever votre liberté d'action et la certitude de l'exécution immédiate de vos ordres » je la renforçais, en vous délivrant des soucis étrangers à vos opérations contre les révoltés.

» Mes instructions sont d'ordre administratif, et contrairement à ce que vous pensez, ont un caractère essentiellement conservateur et pacifique et ne portent nullement sur un changement de politique.

» Je le répète, je trouve très naturel qu'il vous appartient de vaincre les soldats qui se sont révoltés contre votre autorité.

» Je transmets la copie de toute cette correspondance à l'autorité supérieure. J'attendrai à Stanley Falls la décision de celle-ci ».

ANNEXE VIII.

Lettre de VANGELE au Gouverneur général.

« Stanley Falls, le 20 avril 1898.

» Monsieur le Gouverneur général,

» En vous transmettant le dossier ci-joint, j'ai l'honneur de vous soumettre les remarques ci-dessous.

» Il résulte du § 2 de l'annexe III que Monsieur le baron DHANIS a reçu du Gouvernement des instructions qui ne lui permettent pas de remettre le commandement du district des Stanley Falls dans les circonstances actuelles, à moins, dit-il, que je n'ai des instructions spéciales ⁽¹⁾. Je n'ai pas celles-ci.

» J'attendrai aux Falls que l'autorité supérieure mette fin à cette situation.

» Il est profondément regrettable que Monsieur le baron DHANIS n'ait pas encore compris que la conduite des opérations contre les révoltés et l'administration des 6 zones sont deux choses différentes, c'est le cas du commandant MICHAUX qui manœuvrait contre les révoltés de Luluabourg sans avoir la direction administrative des districts où il opérait.

» L'attitude de Monsieur le baron DHANIS me place dans l'impossibilité de mettre en vigueur le programme du Gouvernement et cette attitude prend son origine dans l'occupation de Kaware-Ware par 1.000 soldats révoltés. Ceux-ci, comme conséquence, tiennent en échec toute une administration et empêchent d'appliquer dans un territoire grand comme 20 fois la Belgique les mesures d'un vaste programme fortement documenté et traitant les questions si importantes d'agriculture, de caoutchouc, d'ivoire, de la caractéristique à donner à la force publique, etc. etc.

» Monsieur le baron DHANIS me signale ⁽²⁾ la solution qu'il a indiquée dans sa lettre n° 24GG19. — Je n'y aperçois pas cette solution en ce qui concerne ma mission.

» Dans le § 2 (même annexe) Monsieur le baron DHANIS m'invite à le rencontrer à Lokandu, je n'ai pas acquiescé, n'ayant rien à y faire, si ce n'est cortège. Au surplus, la remise du commandement doit se faire à Stanley Falls conformément à votre dépêche n° 28 du 7 janvier dernier et c'est logique. De Stanley Falls, en effet, doivent être lancées les instructions dont j'irai ensuite vérifier l'exécution, en chef, non discuté, et dont l'arrivée aura été annoncée et préparée. C'est une question de prestige, aussi il est vrai, mais d'un prestige qui tourne au bénéfice de l'État et non d'une personne.

» Enfin dans le § 9 (même annexe), Monsieur le baron DHANIS m'offre une mission d'inspection dans l'Ituri. J'ai considéré celle-ci comme non avenue, ne reconnaissant pas à Monsieur le baron DHANIS le droit ni de m'offrir des missions ni de me faire des recommandations ».

(1) Voir § 6, annexe VII.

(2) Voir § 3, annexe III.

ANNEXE IX.

Lettre de VANGELE au Gouverneur Général.

« Kabambarre, 5 octobre 1898.

» Monsieur le Gouverneur Général,

» Comme suite à ma lettre du 22 7^{bre} dernier, n° 68, j'ai l'honneur de vous faire savoir que je suis arrivé à Kabambarre le 23 dito. Le lendemain M. le baron DHANIS partait vers Stanleyville, se rendant en Europe.

» A ce moment la situation se présentait comme suit :

» M. HECQ, de Mtowa écrivait à la date du 16 7^{bre} (lettre n° 81 au Vice-gouverneur général). D'après toutes les apparences possibles » je puis être sûr de mes soldats (200). Ce sont les Européens qui » m'inquiètent plus — Je puis m'adjoindre 1° le capitaine TIELEMANS, » mais il est certain qu'il sera abandonné par la troupe ; 2° le sous- » intendant VAN BIERVLIET, bien que n'ayant aucune notion mili- » taire, est énergique et aimé de la troupe ; 3° M. HAUBROE (danois) » veillera aux bagages c'est tout ce que l'on peut en attendre ».

» La colonne SWENSSON se trouvait à Kilonga-Ngao, ancien Sungula de DU FIEF (voir croquis de ma lettre 144GG70 du 11 août dernier) avec 330 hommes et les sous-officiers AERDEVELDE et SCHAYSMARKERS. M. le lieutenant STEVENS est en traitement ici pour une dysenterie. Les vivres étaient peu nombreux et l'état sanitaire mauvais à cause du froid et du mauvais logement. Les Blancs ont une complète confiance dans leurs hommes.

» A Kabambarre séjournait l'ancienne colonne DOORME, 600 hommes environ avec M. le lieutenant ADLERSHALLS (?) et les sous-off. TILIS et LINDHALL. L'officier ne pourra pas marcher avant un mois et plus (déclaration du docteur), il peut s'occuper néanmoins du service de détail. M. TILIS très faible ne convient pas pour le service actif — Je l'ai fait remplacer par le ss-off. BERNARD, nouveau venu mais actif. M. le ss-officier LINDHAL (suédois) nouveau venu est absolument nul devant la troupe et souvent malade. Je l'ai attaché à Kassongo au bétail. Donc, cette colonne de 600 hommes a un Blanc en état de marcher, mais nouveau venu. J'ai encore constaté la présence de 150 porteurs engagés depuis sept semaines.

» 300 soldats et 300 hommes de service divers formaient le contin-

gent des chef-lieux ; en tout environ 1400 rations à distribuer par jour et pas une brassée d'étoffe.

» En même temps il m'arrivait de Nyangwe et de Kassongo de mauvaises nouvelles de l'ancienne colonne GLORIE. Cette bande pillait incendiait, assassinait (1). M. le lieut. SANDELIN m'écrivait de Kassongo, « qu'ils n'avaient aucun respect pour les Blancs, qu'ils se croyaient les maîtres, étant 300 à peu près de même race ».

» Quant aux révoltés, les dernières nouvelles les montraient établis en deux camps : Changufu et celui des Bankussous, au nord de Baraka dans le Masonse (voir carte DU FIEF à la rive du Lac).

» Vous trouverez ci-joint la copie d'une lettre traduite par M. HECQ émanant du commandement allemand et la réponse que j'ai prié cet officier de faire en mon nom (2).

» Voilà en quelques traits quelle était la situation générale de la Province Orientale (partie est) à mon arrivée à Kabambarre le 23 7bre dernier.

» Les ordres et instructions données aux commandants SWENSSON et HECQ (3) indiquent les mesures prises en conséquence.

» M. LONG, avec un dévouement admirable, offrit spontanément de se rendre au delà de nos lignes d'avant-postes pour se mettre en contact avec les révoltés et obtenir leur soumission. Il en connaît beaucoup, a beaucoup d'autorité et nulle proposition ne pouvait être plus utile pour le succès de cette mission.

» Pour soulager Kabambarre, je laissai désigner par M. ADLERSHALHE, qui a combattu avec cette troupe et la connaît très bien, un certain nombre d'hommes pour être dirigés sur Lokandu et Ponthierville, il désigna une 100^e de Likwangula et 40 Basoko ; une centaine d'hommes d'origines diverses dont le terme de service était expiré reçurent également ordre d'évacuer, enfin j'y joignis les 150 inutiles puisqu'il n'y avait rien à transporter.

» M. le vice-gouv. gén. baron DHANIS voulut bien se charger de la conduite de ces détachements et s'offrit même à régler à Kassongo les affaires d'assassinat, rapt, incendie, etc., perpétrée par la bande GLORIE. Les dernières nouvelles (2 octobre) sont rassurantes mais il faudra se débarrasser d'une centaine d'hommes au moins.

Résumant je trouve immédiatement disponibles :

Mtowa	200 hommes	3 Blancs
Swensson	330 <i>id.</i>	3 <i>id.</i>
Kabambarre	340 <i>id.</i>	1 <i>id.</i>

(1) Voir annexe I.

(2) Voir annexe II.

(3) Voir annexes III et IV.

» Je pense y ajouter 180 hommes commandés par le commandant LEMAIRE (Alban) qui m'est annoncé à Nyangwe, il a pour instruction de se porter sur Piani Lusangi à $\frac{1}{2}$ chemin de Kassongo à Kabambarre et d'y prendre ses cantonnements. Ce détachement sera une menace pour les 200 bandits qui resteront à Kassongo.

» La garnison de Kabambarre sera encore réduite par le départ, pour fin de terme, de 80 Baluba du Kassaï, ce n'est pas un mal, car les vivres se font difficilement et les deux cents hommes de garnison restant suffisent.

» Si les révoltés ne se soumettent pas, je pense néanmoins que la démarche faite par M. LONG, aura encore accentué leurs divisions. J'aurai montré à mes soldats qui sont fatigués et désirent la paix, notre bonne volonté pour la leur donner. J'aurai gagné du temps pendant lequel les deux Blancs blessés et les deux officiers malades auront pu se rétablir et l'esprit des Noirs se discipliner, en partie.

» Dès que cela me sera possible, je réoccuperai Uvira soit par eau, soit par terre — cette place sera fortifiée et se fera sauter, s'il le faut, mais ne sera plus abandonnée à la vue du poste allemand. Nous continuerons la réoccupation du Kivu. Les révoltés continueront à être harcelés ».

ANNEXE X.

Lettre de VANGELE à tous les chefs de zone.

« Kasongo, le 6 novembre 1898.

» Messieurs,

» Remise du Commandement.

» Le Gouvernement vient de faire appel au dévouement de Monsieur le baron DHANIS pour qu'il reste à la tête des troupes chargées de réduire les rebelles.

» Ce haut fonctionnaire, avec une abnégation admirable, a accepté.

» En conséquence, et mon état de santé délabré ne me permettant plus de continuer mes fonctions, j'ai l'honneur de remettre le commandement de la Province Orientale à Monsieur le vice-gouverneur général baron DHANIS ».

ANNEXE XI.

VANGELE au baron VAN EETVELDE.

« Léopoldville, 18 décembre 1898.

» Monsieur le baron Van Eetvelde,

» Monsieur le vice-gouverneur général WANGERMÉE, évidemment d'accord en ces points avec le Gouvernement, m'a présenté, à Stan-

leyville deux observations critiques au sujet de la reprise de commandement de la Province Orientale :

» 1^o Avoir donné des ordres avant que M. le baron DHANIS ne m'eût remis le commandement ;

» 2^o Ne pas m'être rendu à Lokandu lieu du séjour temporaire du Vice-gouv. génér. commandant supérieur.

» J'ai réfuté le 1^o, en lui faisant connaître la circulaire du 8 février 1896 n^o 12 ; au surplus ces ordres ne touchaient en rien au commandement des troupes. Cette observation a encore de piquant qu'elle est faite par un haut fonctionnaire, arrivant dans la Province Orientale, armé de tous les pouvoirs du Gouverneur général, mais qui est, dans la question des indigènes et des arabes et aussi vis-à-vis de mon expérience, ce que les Anglais désignent par *a green man*.

» J'ai le droit de m'étonner de la 2^e observation à moins que le Gouvernement central n'ait pas eu connaissance de toutes les pièces que j'ai fait parvenir à Boma. Cette observation tend à un déplacement de responsabilité que je ne puis admettre. M. le baron DHANIS a refusé nettement de me remettre le commandement avant qu'il n'en ait reçu l'ordre formel du Gouvernement. Je n'avais malheureusement à opposer à ce refus qu'une commission ainsi libellée : « ... est désigné » pour exercer le commandement en chef des territoires du district » des StanleyFalls, au départ de M. le vice-gouverneur général baron DHANIS ».

» Dans ces conditions, une rencontre avec M. le baron DHANIS ne pouvait aboutir à aucun résultat et devait me créer, vis-à-vis de la troupe et des Arabes, la situation équivoque d'un commandant sans commandement. Déjà, à Stanleyville, ma situation était tellement pénible que j'ai examiné le cas d'un retour quand j'ai vu que le Gouvernement local ne prenait aucune décision bien que par ma lettre du 10 mars 1898 n^o 10, j'avais appelé l'attention du Gouverneur général sur le libellé de ma commission. La dépêche du 20 mai 1898 n^o 1038, bien tardive, ne tranche pas encore la question, néanmoins elle est plus explicite et je me risque à me porter sur Kabambarre. Enfin à Nyangwe, je reçus la dépêche du 11 juillet n^o 1370 avec la prescription que j'attendais si anxieusement. Le Gouvernement doit connaître la suite.

» Les responsabilités du grand retard à la remise du commandement incombent donc :

» 1^o A M. le baron DHANIS qui n'a pas obtempéré aux instructions du Gouvernement en interprétant abusivement « comme un devoir impérieux de rester » la forme, voulue aimable, de l'ordre lui enjoignant de rentrer en Europe après m'avoir remis le commandement. Si tous les chefs se mettaient à interpréter les ordres et à consulter

les circonstances avant d'obéir, le gouvernement et le commandement deviendraient impossibles.

» 2^o A M. le Gouverneur général a. i. FUCHS qui m'a remis une commission inopérante, en ne déterminant pas la date d'installation dans mes fonctions conformément à la teneur du *B. O.* de 1896 p. 276.

» Sans sortir de la réserve que je me suis imposée de ne pas faire d'examen critique de l'administration et des opérations militaires de M. le baron DHANIS je puis constater qu'elles ont abouti à un Kabambarre, car lui-même a écrit de cette place où il a séjourné 2½ mois « qu'il était à la veille d'un cataclysme ».

» En même temps, mais un peu tard, il écrivait au chef de zone de Manyema qu'il serait enchanté de me remettre le commandement. Je regrette profondément que ce sentiment ne lui ai pas pris en février à Lokandu, au moment où l'on n'était pas à la veille du « cataclysme ».

» Je termine, Monsieur le Secrétaire d'État, en protestant de toutes mes forces contre les conditions dans lesquelles s'est produite ma destitution déguisée du commandement de la Province Orientale et contre la façon incorrecte dont elle m'a été communiquée. Sans vouloir faire du sentiment, bien inutile, je le sais, j'exprime la pensée que le plus ancien et un des plus fidèles serviteurs de l'État méritait un autre traitement.

» Le vice-gouverneur général VANGELE ».

TABLE DES MATIÈRES

1. — « L'Afrique m'appelle... »	3
2. — Lutete	7
3. — Équateur	10
4. — Découverte de l'Ubangi	22
5. — Stanley-Falls	25
6. — Congé en Europe et retour en Afrique	33
7. — Exploration de l'Ubangi	35
8. — Nouvelle mission aux Falls	51
9. — Encore l'Ubangi	54
10. — A Bruxelles et aux États-Unis	69
11. — Dans le Maniema	71
12. — Dernières années	74

* * *

ANNEXES : extraits du *copie-lettres* de VANGELE.

I. — Au colonel STRAUCH (14 décembre 1882)	79
II. — <i>id.</i> (18 février 1883)	80
III. — <i>id.</i> (4 août 1884)	83
IV. — Ordre du jour pour les Arabes (8 mars 1898)	83
V. — Au Gouverneur général à Boma (10 mars 1898)	84
VI. — Au chef de zone de Ponthierville (31 mars 1898)	85
VII. — Au baron DHANIS (14 avril 1898)	87
VIII. — Au Gouverneur général à Boma (20 avril 1898)	87
IX. — <i>id.</i> (5 octobre 1898)	89
X. — A tous les chefs de zone (6 novembre 1898)	91
XI. — Au baron VAN EETVELDE (18 décembre 1898)	91

